3 9004 01511880 2

F501Q
1886
G528

UNE HISTOIRE ÉDIFIANTE.

SAINTE-ANNE

— ET —

LA COMMUNAUTÉ

DES SŒURS

— DE —

STE. ANNE

PAR

H. GIROUX.

T5012
1886
L538

MONTRÉAL:
WILSON & COWLEY, 67 RUE ST. JACQUES.
1886.

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

UNE HISTOIRE ÉDIFIANTE.

(F2367
3296
465

LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS DE STE. ANNE

PAR

H. GIROUX.

MONTRÉAL:
WILSON & COWLEY, 67 RUE ST. JACQUES.
1886.

F5012
1886
G528

PREAMBULE.

——:o:——

En écrivant cet opuscule, que nous dédions aux élèves des maisons d'éducation et aux familles chrétiennes en général, nous n'avons d'autre prétention que de leur offrir une rapide esquisse de la vie si féconde, et si belle de Marie-Esther Sureau Blondin, Fondatrice et 1ère. Supérieure de la communauté des Sœurs de Ste. Anne.

Quelqu'ait été la prédilection du ciel pour cette œuvre naissante, il faut reconnaître que les vertus de la fondatrice ont dû singulièrement ajouter aux bénédictions dont elle était l'objet. Les annales d'une famille religieuse ne pourraient être bien comprises, sans la connaissance de celui où de celle qui se place à son origine. Le lecteur, qui voudra s'instruire des commencements de cette famille religieuse, sera donc ici heureusement préparé à cette étude, par la biographie de cette noble fondatrice qui est si providentiellement associée à son œuvre. Quelques naïfs récits, ne contribueront pas peu à rendre à cette belle physionomie le caractère de simplicité et de gran-

1208973

deur qui lui convient ; et nous espérons qu'on nous les pardonnera volontiers.

Marie-Esther Sureau Blondin était prédestinée, humainement parlant, à jouer sur la scène du monde un rôle des plus important. Issue d'une famille canadienne sincèrement catholique, elle se distingua fort jeune, par son esprit naturel, par une instruction solide, brillante, des qualités éminentes et des mœurs irréprochables ; puis elle se prépara, par les grandes épreuves de la vie, à l'œuvre que le ciel voulait lui confier.

Nous espérons donc qu'on lira avec intérêt l'émouvante histoire de cette fondation des Filles de Ste. Anne, le premier ordre religieux qui, au Canada, fut établi en l'honneur de la sainte-mère de la Vierge Marie, et qu'on apprendra avec bonheur comment ce petit grain de sénevé, ainsi planté par les mains de Dieu, dans le champ de l'Eglise, devint un grand arbre, dont les verts rameaux abritent aujourd'hui tant d'âmes prédestinées.

C'est d'après des renseignements puisés à des sources certaines et nombreuses, que nous ferons connaître les œuvres aussi admirables qu'abondantes de cet Institut—, fondé à St. Michel de Vaudreuil, en 1848, par Mgr. Ig. Bourget, second évêque de Montréal, M. Paul Loup. Archambeault, autrefois curé, puis vicaire-général, et la R. S. Marie Anne.

Bien que ces trois personnages aient paru avec éclat et aient pris une part si large dans l'établissement et les progrès de cette maison, il faut reconnaitre pourtant qu'elles n'ont rien fait sans la Providence, qui est évidemment la vraie fondatrice de cette Institution ; toutes les

phases de son existence, comme communauté, portent le cachet de l'action divine.

C'est grâce à elle que depuis ses premiers jours, l'Institut a pu remplir ses nombreuses charges avec succès, et pourvoir convenablement aux besoins qui se sont présentés. Elle a si bien fait les choses que, depuis sa naissance, cette famille a toujours prospéré, et que son avenir nous parait plus assuré que jamais.

La Communauté des Sœurs de Ste. Anne, compte aujourd'hui plus de 400 religieuses professes, au moins trente succursales, et 6000 élèves. Ces chiffres sont-ils assez éloquents ?

Tous les jours on se plait à constater le fait que, ces femmes charitables semblent avoir pour mission de porter le flambeau de la foi, et les bienfaits de l'éducation dans toutes les parties de l'Amérique. A tous moments, on entend dire que dans des endroits les plus reculés et les plus inconnus de ce continent, elles attirent sans cesse à Jésus-Christ les âmes les moins dociles. Où les autres nations envoient des marchands établir des comptoirs, on voit ces religieuses élever des couvents, des hôpitaux.

C'est un spectacle si beau que, quelque fréquent qu'il soit, on ne se lasse jamais de l'admirer.

Heureuses sont donc celles qui passent par cette communauté fortunée des biens célestes. C'est un sentier de vertu, où chaque pas est un progrès vers la lumière, où chaque progrès est un titre de plus à la gloire du ciel. Les inestimables trésors qu'on y acquière, les hommes ne peuvent les ravir, et l'adversité ne peut les atteindre.

Et si les mères y trouvent tant à récolter, les enfants,

confiés à leurs soins, participent largement aux mêmes faveurs; car outre les avantages d'une éducation qui assure leur succès dans le monde, elles y puisent les meilleurs principes religieux.

Puisse cet humble essai fournir à la jeunesse chrétienne qnelques pages, dont le fond soit véritablement utile, et fasse pardonner la forme que nous avons peut-être un peu négligée, pour quelque chose de plus substantiel.

En édifiant nos concitoyens, puissions-nous enfin leur faire connaitre et vénérer la R. S. Marie Anne, qui depuis près de quatre-vingt années fait la consolation des personnes de son sexe, et l'édification des filles que le ciel lui a données.

H. G.

MARIE-ESTHER SUREAU BLONDIN.

SA NAISSANCE.—SA JEUNESSE.—SON ESPRIT DE FOI ET DE CHARITÉ.

Terrebonne, dont l'existence remonte à 1673, est un joli village élégamment bâti, Il a été incorporé comme ville, le 19 mai 1860.

C'est dans l'ancienne église paroissiale, que fut baptisée, au mois d'avril 1809, par Messire Jac. Varin, alors curé, Marie-Esther Sureau Blondin, dont nous voulons essayer de retracer ici les premières années.

Son père, J. B. Blondin, était un chrétien édifiant, un cultivateur probe et actif, dont le travail faisait vivre sa femme et ses enfants dans une honnête aisance. Sa mère, Marie-Rose Limoges, était une femme remarquablement pieuse. C'était une de ces mères chrétiennes, à la foi énergique, qui sentent l'importance des fonctions maternelles dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature; aussi donna-t-elle à sa fille cette éducation forte et religieuse qui développe les grands caractères.

Des douze enfants qu'ils eurent, Marie-Esther fut la troisième. Elle éprouva dès sa naissance la singulière protection de Dieu, ayant été sauvée d'un péril imminent de mort.

Les bons parents saluèrent avec joie l'avènement au monde, de cette fille qui venait prendre place au foyer. Peu de temps après sa naissance, l'enfant fut portée à l'Eglise, et là, aux fonts baptismaux, l'eau du sacrement coula sur son front ; la grâce et les infusions de l'esprit de Dieu, rendirent son âme pure et belle devant le Seigneur ; les divines semences, qui devaient plus tard produire des fruits d'édification, y furent déposées par le ministère du prêtre de Jésus-Christ.

Dès sa tendre enfance, Marie-Esther, était d'une constitution débile. Longtemps on craignit qu'elle ne vécût pas, et ses parents, en se penchant sur son berceau, se disaient qu'un souffle suffirait à briser cette fragile existence. Cependant à force de soins, sa santé s'affermit peu à peu ; les inquiétudes disparurent.

Elle avait reçu de la nature, une intelligence précoce. Il y avait dans son extérieur quelque chose de remarquable ; sa figure était singulièrement expressive, son regard animé. Sans attacher trop d'importance à ces préliminaires de la vie, les personnes expérimentées et instruites, qui avaient occasion de la voir souvent, présageaient pour elle une élévation d'esprit qui ne serait point vulgaire. Ses parents étaient chrétiens par conviction ; aussi la pratique répondait à leurs sentiments. Ni l'un ni l'autre ne manquaient jamais aux prières du matin et du soir. La jeune Marie-Esther, qui les apprenait avec une grande facilité, les répétait seule, avec une attention particulière dont Dieu, plus tard, devait se souvenir.

Elle contracta fort jeune, l'habitude de retenir cap-

tives dans son âme, ses douleurs, grandes ou petites, même celles qu'il eut été bon de confier à ses parents. De là, cette gravité précoce qui, dans les jeux du premier âge, l'empêchait d'être bruyante comme la plupart de ses petites amies, à ce point qu'elle s'éloignait d'elles, quand elle pouvait le faire sans inconvénient.

Sa mère, voulut d'abord, pour lui préparer les voies à l'exercice de la foi chrétienne, que l'instruction précédât la raison. Dans ce dessein, elle s'efforça de lui donner les premières notions de Dieu, avant même que son esprit fut capable de les comprendre, et sa mémoire de les retenir ; et par là, elle eut la joie si douce, de voir les premières années de sa fille se tourner et se porter vers lui. Quoiqu'elle ne lui refusât aucun des petits ajustements, que portaient les autres jeunes filles de son âge et de sa condition, elle fut toujours attentive à lui faire comprendre qu'elle devait en user, sans jamais y attacher son cœur ; et, par là, elle eut le bonheur de la prémunir efficacement, contre toute affection désordonnée pour la parure.

Docile à ces salutaires impressions, Marie-Esther annonça dès lors ce qu'elle devait être dans la suite, un modèle de toutes les vertus propres à une vierge chrétienne. Toujours, elle se distingua de ses compagnes par sa facilité à lire et à écrire, par son amour pour le travail, son adresse pour les ouvrages qu'on lui donnait à faire, mais spécialement, par les dispositions singulières qu'elle annonçait pour la piété et la vertu.

Elle croissait donc en âge, et en même temps dans les plus aimables qualités. C'était pour cette fille délicate, un véritable bonheur de compatir aux misères du

prochain. Son respect, sa charité pour les personnes agées, la faisaient admirer par tous ceux qui fréquentaient ses parents. Elle ne regardait ni à l'état, ni au rang de ceux auxquels ses soins, ses secours et ses consolations arrivaient au besoin. A l'exemple de sa bonne mère, que les pauvres gens connaissaient pour l'avoir vue souvent, franchir le seuil de leur chaumière afin d'y accomplir des bonnes œuvres, elle faisait sa joie de s'entretenir avec les malheureux, soulageait leurs misères, usait de mille industries pour leur venir en aide.

On raconte, que vers l'âge de sept à huit ans, se trouvant, pendant les grandes chaleurs de l'été, chez une dame du voisinage, Marie-Esther vit venir un pauvre vieillard de moyenne taille, au teint pâle et livide ; de grands yeux noirs illuminaient son visage couvert de sueurs et de saletés. Ses longs cheveux blancs retombaient en désordre sur ses épaules. Le vieillard, arrivé à la maison, s'assied sans dire un mot. Il paraissait épuisé par la fatigue et les privations : ce qui la toucha profondément.

Attendrie à ce spectacle, elle se rappella de ce que sa mère lui avait déjà raconté : que Jésus-Christ se cachait parfois, sous la figure d'un pauvre mendiant. Alors, un courant électrique, indéfinissable, traversa son âme. Sans perdre un instant, elle s'en approcha, et, touchée de pitié, elle lui demanda, et obtint, de lui laver la figure, et de remettre sa chevelure en bon ordre. Le vieillard dont le parler était embarrassé, l'ayant remercié pour sa bonne action, lui demanda à manger. Avec chagrin, elle lui répondit que n'étant pas chez ses parents, elle ne pouvait

par elle seule satisfaire à sa demande, et tandis qu'elle cherchait la maîtresse du logis, le mendiant disparut. Ni la bourgeoise qui revint presque de suite, ni la charitable jeune fille ne purent découvrir par quelle route s'éloignait le mystérieux vieillard.

Faire le bien uniquement pour le bien, voilà ce que Marie-Esther comprenait déjà si parfaitement.

A cet âge, on vit aussi paraître l'amour ardent au très-saint Sacrement, à la Passion de notre divin Rédempteur, comme aussi à la Sainte-Vierge, devant les images de laquelle elle épanchait souvent son cœur en amoureux transports !

Marie-Esther ignorait le côté pervers de ce monde. A l'approche de sa première communion, sa candeur donnait à sa bonne tenue des manières angéliques; il s'exhalait d'elle comme un parfum de vertu qui laissait au cœur de saintes impressions.

Personne ne reçut avec plus de zèle, les leçons, les instructions, qui précèdent d'ordinaire cette sainte action ; elle recueillait avec avidité, et une grande attention les paroles du prêtre, et elle s'efforçait par tous les moyens de les mettre en pratique. Aussi, son bonheur parut extrême, quand arriva le moment fortuné de s'unir à Jésus, son consolateur et son maître. Tous ceux qui assistèrent à l'auguste cérémonie, furent édifiées de sa ferveur et de sa modestie.

Douée d'une sensibilité exquise, les souvenirs de cet acte si important ne s'effaçèrent plus de son cœur.

Les serments qu'elle avait faits à Dieu en ce beau jour, étaient sincères ; aussi en conservant son âme pure

fut-elle capable par la suite de vaincre les obstacles, les entraînements et les dangers, qui sont toujours multipliés sur le chemin d'une jeune personne.

En effet, la chasteté brilla en elle d'une manière admirable. Son maintien, son éloignement en quelque sorte instinctif pour tout ce qui aurait pu ternir l'éclat de sa vertu, montraient combien elle était jalouse de la conserver. Ennemie de toute familiarité, surtout avec les personnes d'un autre sexe, elle leur imposait le respect par sa seule présence.

JOIES, EPREUVES.

——:o:——

Dieu faisait bonne garde : il veillait sur l'âme de Marie-Esther. Il voulait qu'elle s'épanouit à la lumière la plus pure et qu'elle ne s'égarât point dans les voies du monde.

Elle trouva dans la personne du curé de sa paroisse natale, un appui, une force qui, certainement lui manquait à elle-même ; elle s'y attacha donc comme le lierre s'attache au chêne et la vigne à l'ormeau.

C'était un prêtre vénérable par l'âge et la sagesse ; sa physiomie grave et douce inspirait la confiance que méritait son caractère. Lorsqu'il n'était pas à l'église, occupé des devoirs de son ministère sacré, on le rencontrait chez les pauvres ou les malades de sa paroisse, portant des secours aux uns, des consolations aux autres. Sa

seule présence ramenait la paix dans les ménages, et encourageait au travail, à l'ordre, à l'économie. Il veillait sur la jeunesse, et protégeait les maisons d'éducation, dont il surveillait les progrès.

La générosité de cet insigne bienfaiteur, se signala également en faveur de Marie-Esther, qui d'après ses avis se décida, à l'âge de dix-neuf ans, d'entrer chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui depuis 1826, dirigent une académie dans Terrebonne.

L'âme de Marie-Esther était trop agréable au Seigneur, pour qu'il ne l'enlevât pas de bonne heure à la contagion d'un siècle profane, capable de la corrompre. Dieu lui donna pour cette communauté, qu'elle ne connaissait que depuis quelques années, de puissants attraits, qui étaient comme des expressions sensibles de sa sainte volonté.

Elle fréquenta pendant deux ans, les classes des Filles de la Vénérable Mère Bourgeois ; l'air de sainteté qu'elle respirait dans cette maison, les vertus éminentes de la Fondatrice, le nom même de l'Institut, attiraient suavement et fortement son cœur aux pratiques les plus sublimes de la vie parfaite, et lui procurèrent bientôt l'entrée de la Congrégation de Notre-Dame ; et celle qui la gouvernait eut autant de plaisir de lui accorder cette grâce, que la vertueuse écolière avait d'empressement à la demander.

A l'âge de vingt deux ans, Marie Esther, fut admise au nombre des novices dans la Maison-mère de la Congrégation, à Montréal. Elle était au comble de sa joie. Elle ne fut pas plutôt avec ces pieuses filles, qu'elle se

crut avec des anges. Elle était ravie d'y voir le culte de sa bonne Mère si religieusement observé, et la pureté des mœurs, si heureusement maintenue par le secours et la protection de la plus pure des Vierges.

Marie-Esther avait été reçue avec toutes les démonstrations d'une douce et sainte amitié. Elle y répondit par les marques de la plus affectueuse reconnaissance.

Avec ces heureux encouragements, le désir d'instruire les personnes de son sexe, devint son inclination favorite.

Dès les commencements de son noviciat, elle se persuada qu'en vain l'on espère un jour de devenir parfaite religieuse, si l'on néglige d'être parfaite novice. Ce n'est pas qu'elle fit des choses fort extraordinaires. Elle grava d'abord dans son esprit ce principe si nécessaire dans la vie spirituelle : que la perfection ne consiste nullement à faire de grandes choses, mais à bien faire celles que l'obéissance nous prescrit. C'était sa grande maxime de faire les actions les plus communes d'une manière non commune. Les novices les plus avancées s'étonnaient que, dès les premiers mois, elle eût fait tant de chemin dans sa nouvelle carrière.

Marie-Esther n'était donc pas une de ces dévotes outrées, qui s'imaginent qu'on ne peut être vertueuse sans paraître triste, et qui font plus de tort que d'honneur à la vertu, par les manières dures et désagréables avec lesquelles elles la pratiquent. Dans notre pieuse novice, qui se faisait aimable à tout le monde, la dévotion paraissait pleine de charme.

Quelle n'était pas sa vénération pour les sacrements de l'Eglise, entre autres pour le Très Saint-Sacrement. Elle passait en adoration devant le saint-autel, la majeure partie du temps que ses occupations lui laissaient dans la journée. Son attitude était alors si modeste et si recueillie, qu'elle pouvait ranimer la Foi dans les cœurs les plus tièdes. Elle eut voulu consacrer de longues heures à ce saint exercice pendant la nuit, si ses directeurs ne le lui eussent défendu ; mais elle se dédommageait de cette privation, en s'unissant à Notre Seigneur par la méditation, durant ses insomnies habituelles.

Avec la meilleure volonté de persévérer dans la milice de ces saintes Filles, la faiblesse de sa santé, lui refusa ce bonheur cependant. C'est ainsi que tous ceux qui veulent vivre avec piété, doivent s'attendre à des épreuves.

Marie-Esther ne put donc faire illusion longtemps aux personnes qui l'entouraient. Sans rien offrir de trop inquiétant, son état annonçait toutefois une situation qui pouvait empirer rapidement. Elle ressentait une grande faiblesse, et son appétit disparaissait ; l'amaigrissement se prononçait. Il y eût consultation de médecins ; bref, les hommes de l'art n'y pouvaient rien. Enfin, ils décidèrent que le repos dans sa famille, le changement d'air, de régime, un traitement énergique et bien suivi la ramèneraient à la santé, très probablement.

Ainsi finit le noviciat de Marie-Esther ; mais ce terme, qni arriva trcp tôt pour l'édification des personnes de la communauté avec lesquelles elle était, les accabla d'une vraie douleur ; il n'y en eut pas une seule qui ne

pleurât en l'embrassant, et à qui elle ne donnât les mêmes témoignages d'une sincère amitié ; elles se promirent mutuellement une éternelle alliance en Jésus-Christ ; et n'ayant que des prières et des vœux, elles se promirent de les offrir les unes pour les autres au Seigneur. Après quoi, elles se séparèrent, les novices, pour achever leur temps de noviciat, et Marie Esther, pour se rendre chez ses parents, à Terrebonne.

L'homme s'agite et Dieu le mène, a dit, un personnage célèbre.

Dieu voulait ailleurs Marie Esther.

De retour dans sa famille, elle reçut beaucoup de soins et d'encouragements. Le Dieu qui fait succéder la sérénité à l'orage et l'allégresse aux larmes, lui ménageait encore du bonheur.

Son rétablissement qui s'accentua de plus en plus, fortifia ses espérances et lui permit de faire un voyage à St. Michel de Vaudreuil, où le ciel combattit visiblement pour elle. Par une heureuse coïncidence, Marie-Esther fit la rencontre de demoiselle Suzanne Pineault, qui dirigeait alors avec succès, l'académie des jeunes filles dans cette paroisse. Dieu avait parlé, et les deux compagnes s'unirent aussitôt dans la même entreprise.

Le résultat de cette entrevue fixa donc tout à fait ses idées. Ce fut un véritable coup de la Providence pour elle. Les beaux rayons du soleil luisaient enfin sur la mission sainte qu'elle aurait à remplir dans le monde.

UNE PREMIÈRE COMPAGNE DANS L'ENSEIGNEMENT.

——:o:——

C'est en 1833, à l'âge de vingt-quatre ans, que Marie Esther, en compagnie de Suzanne Pineault se, voua à l'éducation des personnes de son sexe dans Vaudreuil.

Les commencements furent rudes et pénibles. Le berceau de l'œuvre fut une bien pauvre maison. Elle ne pouvait qu'exciter la pitié du monde, lorsque les deux vierges, sans ressources ni d'autres moyens de succès, que leur bonne volonté, se mirent à la besogne. Mais le Dieu qui naquit dans une étable, s'est plu, ce semble à témoigner qu'il avait leur entreprise pour agréable.

La femme forte est comme le juste d'Horace ; rien ne l'effraie, rien ne l'arrête. Un déluge n'éteindrait pas le feu de sa charité ; Marie Esther, se livra donc avec le zèle le plus ardent et le plus infatigable, aux soins et à l'avancement des jeunes filles de la campagne.

Son espérance se montra belle et des plus éclatantes dans les obstacles qu'elle rencontra, et dans les contradictions assez sérieuses qu'elle eut à souffrir. Toujours calme et sereine, elle attendait de Dieu seul la force et la constance pour les surmonter, redoublait de confiance en lui ; et lorsque tout espoir humain semblait perdu, elle n'en était point ébranlée, mais entreprenait et poursuivait, ce que sa prudence lui suggérait pour le bien de sa maison.

Elle savait inspirer à ses chères élèves, la céleste confiance qui remplissait son cœur, et elle leur enseignait de recourir à Dieu en toute chose.

De cette même Foi éclairée dérivaient la vénération et le respect qu'elle portait aux Prêtres, dans la personne desquels elle reconnaissait les ministres de Dieu. Elle en usait surtout envers son directeur spirituel, le respectait comme un guide très fidèle et très sûr pour la conduire dans le pélérinage de la vie, demandait avec simplicité ses conseils et lui était soumise et obéissante.

Par l'entremise de M. Paul Loup Archambeault, alors curé, qui applaudissait vivement aux généreux desseins des deux institutrices, il leur fut permis, un peu plus tard, de poursuivre leur entreprise dans un local beaucoup plus convenable.

Là, elles se rendirent la vie aussi confortable que faire se pouvait, et accomplirent ensemble de belles actions. Elles semblaient être sœurs comme Marthe et Marie, et dans l'union d'un même amour, elles travaillaient et priaient. A la fin de la première année, elles distribuèrent à leurs élèves de belles récompenses, puis reçurent les félicitations du directeur et des parents. Il va sans dire que le cœur de Marie Esther, palpita de contentement en recevant tous ces témoignages de satisfaction.

Marie-Esther faisait trois parts de son travail : l'une était employée à grossir l'épargne commune sur les revenus généraux, afin de pourvoir aux dépenses imprévues que pourraient occasionner quelques événements extraordinaires ; l'autre à se procurer les choses indispensables : le costume, les objets de piété, etc. ; la troisième était consacrée à des œuvres de charité. En peu de temps, plus d'une malade, plus d'une infirme, plus d'une mère indigente, apprirent à bénir son nom, et à invoquer sur elle les bienfaits de Dieu.

En 1839, des épreuves attendaient notre héroïne ; Suzanne Pineault, sa compagne, abandonnait l'académie de Vaudreuil, à cause de certaines difficultés survenues entre elle et quelques parents de ses élèves.

Adorant toujours les secrets de la Providence, soit dans l'adversité, soit dans la prospérité, Marie-Esther, faisait de la volonté divine l'unique règle et la joie de sa vie. Elle ne se laissa pas abattre, et s'appliqua aux études les plus solides, en même temps qu'elle avançait dans les âpres sentiers de la perfection chrétienne.

Ecoute, mon enfant, je veux que tu contemples
Ce que je t'ai laissé de précieux exemples,
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour ;
Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
Tu t'offres, sans relâche, à souffrir sans murmure,

Dlle Suzanne Pineault avait accepté quelques occupations légères chez M. le curé de St. Timothé, comté de Beauharnois, où, pendant ses loisirs, elle faisait la classe à l'un de ses neveux, M. J. B. Couillard, qui plus tard se fit prêtre séculier, et occupa plusieurs charges importantes. M. Couillard exerça le ministère pendant vingt années, dont six à East Douglass, Mass., E. U., où il mourut.

VOCATION DE MARIE-ESTHER.

MGR BOURGET.

En se consumant dans un attrait particulier à la vie religieuse, Marie-Esther attendit que le Seigneur lui ouvrit la voie pour l'accomplir.

Les joies si pures, qu'elle goûterait dans un lieu de sainteté, une soif de dévouement l'attiraient à la vie de communauté. Elle sentait en elle-même un ardent foyer d'amour qui avait besoin de s'épancher au dehors en sacrifices, en œuvres saintes et profitables au prochain.

Son esprit se consolait continuellement par les enseignements de son directeur spirituel, M. P. L. Archambault, qui possédait un don tout spécial pour la conduite des personnes vertueuses. Reconnaissant en cette pieuse fille une de ces âmes privilégiées du ciel, données au monde pour exécuter de grandes et généreuses entreprises, il lui développa le plan d'un institut qui, professant un culte particulier à la Bonne Sainte Anne, en porterait le nom, et dont les membres se consacreraient par vœu à l'éducation de la jeunesse ; et, finalement, il lui fit connaître que Dieu l'appelait à cette vocation. Admirant la voix de Dieu daus celle de son directeur, elle accepta la décision.

Elle se permit d'aller consulter Mgr. Bourget, illustre prélat, dont le courage et la bienveillance étaient à la hauteur des évènements.

Tout le monde se rappelle que Mgr. Bourget, second évêque de Montréal, a été l'un des canadiens les plus considérables de notre époque. Ses luttes incessantes, son énergie extraordinaire, sa sollicitude toute paternelle sur les mœurs de ses diocésains, et son dévouement pour les pauvres, furent dignes d'un grand chrétien et d'un vénérable patriarche.

Les asiles, les institutions de charité, les hôpitaux, les maisons d'éducation qu'il a fondés, encouragés et soutenus, sur tous les points de son vaste diocèse, et jusqu'aux Etats-Unis, sont la preuve éclatante de son zèle pour le service de Dieu, et de son dévouement au bien et à la prospérité morale et matérielle de sa patrie.

En effet, les œuvres merveilleuses de ce grand évêque sont étonnantes ! Il était le modèle de son clergé, l'ange de son église, le pontife du zèle et de la piété.

Il s'est associé à toutes les généreuses aspirations, à tous les dévouements qui avaient pour but de développer la vocation religieuse dans son diocèse. En

1840, lorsqu'il succéda au premier évêque de Montréal, Mgr. J. J. Lartigue, qui mourut à l'Hôtel-Dieu le 19 avril 1840, à l'âge de 62 ans et 9 mois, cette ville n'était point un diocèse épiscopal érigé par le Saint-Siège. Il n'y avait alors que 74 paroisses ou missions, et 97 prêtres employés à divers ministères. On y comptait trois communautés de femmes, dont deux étaient consacrées aux soins des pauvres et une autre à l'éducation. Il ne s'y trouvait qu'une seule institution de prêtres séculiers, un grand collège où se faisait un cours complet d'études et un autre collège naissant. Toute la population de la ville et son immense district s'élevait à 196,480 âmes.

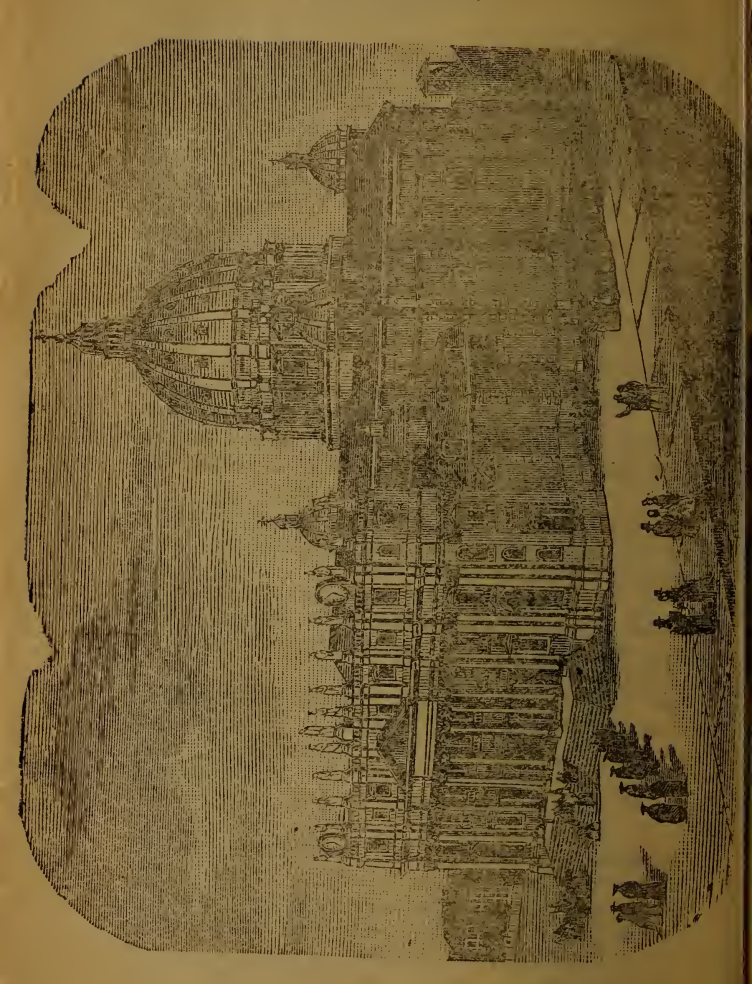
Mgr. Lartigue mort, son esprit revit dans son successeur. Mgr. Bourget, dans son saint zèle pour la religion, ne cessait de créer des œuvres nouvelles, afin de répandre l'amour du bien, dont il était lui-même embrasé.

Nul artiste ne pourra peindre cette physionomie étonnante, cette figure historique, cet homme de convictions si fermes, d'une conscience si intègre, d'une droiture de vue si pure, d'une puissance d'action si incroyable, d'un esprit d'entreprise qui ne connaissait de limites que celles que lui posait l'amour de Dieu, de son diocèse et de ses fidèles.

En 1876, époque où il se retira de la direction de son vaste diocèse, on comptait : trois évêques, 308 prêtres, 183 églises ou missions, 18 chapelles, 3 séminaires, 71 ecclésiastiques, 3 collèges, 37 couvents, 3 hôpitaux, 6 asiles, 10 académies, 866 écoles et 400,000 âmes.

La nouvelle cathédrale de Montréal sera aussi durable que le marbre que l'on doit élever à sa mémoire.

Le projet de reproduire en petit ce magnifique temple de la ville éternelle, a pu paraître, dans le principe, tout à fait inexécutable ; mais aujourd'hui ce n'est plus un problème, mais un fait presqu'accompli.



Monseigneur de Martianopolis a compté souvent les heures qui lui restaient à vivre ; mais la Providence forçait toujours la mort à respecter sa précieuse existence.

Son organisme merveilleux dont la fragilité avait si longtemps défié le travail, la maladie, la pénitence et surtout les assauts de l'âge, devait payer à la mort l'inévitable tribut. Mgr. Bourget mourut le 8 juin 1885, vers quatre heures de l'après-midi, à sa résidence, St. Janvier, au Sault-au-Récollet, à l'âge avancée de 85 ans, 7 mois et neuf jours.

C'est avec un charme plein d'amertume que notre population, plongée dans un deuil profond, a pu lire les journaux de cette époque douloureuse où étaient racontée la vie si laborieuse et si sainte de ce père qui a tant aimé ses diocésains, et que ces diocésains ont tant aimé.

L'une des œuvres par excellence de Mgr. Bourget, fut la création de la communauté des Sœurs de Ste. Anne Il a veillé généreusement sur son berceau et l'a toujours protégé des plus grands dangers.

D'abord, il l'accueillit avec ce regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation. Il comprenait, dans la sensibilité de son cœur, les inquiétudes de la future fondatrice.

Marie-Esther aborda le sujet qui devait les entretenir sans préambule, mais avec un grand respect, une parfaite sincérité, et une humble franchise :

—Monseigneur, je n'ai pas varié dans les idées que j'ai communiquées plusieurs fois déjà à mon bon père, le Rév. M. Archambault, et que vous connaissez, j'ose le croire ; je désire quitter le monde, ou plutôt ne m'y engager jamais : je voudrais, Dieu aidant, fonder une communauté pour donner l'instruction chrétienne aux jeunes filles pauvres de la campagne.

—Mais, lui répliqua l'excellent prélat, cette détermination est grave ; elle demande un mûr examen, et la certitude que telle est la volonté de Dieu.

—Je sais que ma détermination est grave, mais je crois que Dieu exige de moi ce sacrifice ; je ne me sens pas faite pour le monde, j'y serais malheureuse, parce que je n'y pourrais pas remplir mes devoirs à mon gré.

—Avez-vous bien réfléchi ? avez-vous tout examiné, discuté toutes les difficultés ?

—Oui, Monseigneur. Mes idées sont inébranlablement arrêtées. et je désire ne point revenir jamais sur ma décision, quoiqu'il arrive.

—Une résolution pareille, ajouta Sa Grandeur, peut être prise dans un moment d'enthousiasme ; il peut arriver aussi que ce signe est un appel de Dieu. Voyons, mon enfant, courage et prenez votre temps. Votre devoir est de bien peser toutes les choses ! En attendant, soyez toujours pieuse, priez beaucoup, et veuillez croire que le bon Dieu nous éclairera, vous et moi, sur la voie véritable que vous devez suivre. Commencez par voir si vous pourriez vous associer quelques pieuses compagnes dans votre dessein.

Encouragée par le jugement de Mgr. Bourget, Marie-Esther qui était encore à l'âge qui réclame impatiemment la réalisation des projets, qnels qu'ils soient, ne put retenir ses larmes. Elle avait une âme énergiquement trempée.

Heureusement que l'Eglise ne permet pas à ces âmes novices de se guider elles-mêmes. Outre l'ange du ciel qui veille sur elles, il y a l'ange de la terre, le prêtre de Jésus-Christ, dont la mission est aussi de constater la vocation d'en haut, lorsqu'il s'agit et du sacrifice de soi-même et de la retraite du monde.

En compagnie de vertueuses filles qui la connurent et l'estimèrent beaucoup, Marie-Esther implora sans cesse le secours de Dieu, ne se conduisant que d'après les conseils de son directeur spirituel, sous la dépendance des supérieurs ecclésiastiques, reconnaissant ainsi que les uns et les autres lui étaient donnés pour lui faire connaître la volonté de Dieu et lui indiquer les moyens de l'accomplir.

Pendant les quelques mois qui se succédèrent, le désir qu'elle éprouvait d'entrer dans la vie religieuse resta le même. Par la patience, la soumission et le travail, elle n'attendit plus que le moment favorable, lorsque le plus brillant triomphe couronna ses efforts.

C'est ainsi que le christianisme modère, purifie, hiérarchise ;.... il ne détruit point ; en reliant toutes nos tendresses, nos affections à l'amour suprême, en nous apprenant à aimer en vue de Dieu ce que nous aimons le plus, il donne à nos affections ce qui vaut mieux encore que l'ivresse, une base solide et toutes les garanties possibles de la durée.

A LA BONNE STE. ANNE.

——:o·——

Qui n'a pas entendu parler, parmi les catholiques du Canada, de la Bonne Ste. Anne, mère de la Très Sainte Vierge Marie ? Quelle est l'origine du culte qui lui a été consacré ? autant de questions qu'on se pose et auxquelles il nous a paru que plusieurs de nos lecteurs seraient heureux d'avoir une réponse.

" L'Evangile ne nous apprend rien de personnel sur sainte Anne, dont le nom hébraïque signifie *gracieuse.* La tradition la plus sûre nous apprend seulement qu'elle eut pour époux saint Joachim : mais le Seigneur, par le choix qu'il fit de l'un et de l'autre avant le temps, pour donner au monde celle de qui devait naître le Messie, le Saint des saints, nous fait assez connaître le haut degré de grâces et de vertues du père et de la mère de la Sainte Vierge.

" Les saints Pères, et spécialement saint Epiphane qui vivait en 320, et après lui saint Jean Damascène, ont célébré avec autant de piété que d'éloquence les vertues de Sainte-Anne, et porté les fidèles à réclamer

avec confiance sa puissante protection auprès de Dieu. Les monuments ecclésiastiques les plus anciens prouvent qu'elle fut honorée, ainsi que saint Joachin, dès les premiers siècles de l'Eglise. On sait que l'empereur Justinien Ier fit bâtir à Constantinople, en 540, une basilique dédiée à sainte Anne, et que le corps de cette grande sainte ayant été apporté de la Palestine, en 710, à Constantinople, plusieurs églises d'Occident furent enrichies de quelques portions de ses reliques

" Mais ce fut surtout à dater du douzième siècle que le culte de la sainte aïeule de Jésus-Christ se répandit en Europe. L'Espagne lui éleva un grand nombre d'églises : elle fut honorée en Angleterre et en Danemark ; la Russie plaça sous son patronage un de ses premiers ordres civils et militaires ; enfin elle eut en Silésie, en Pologne, en Hongrie, dans la Bohême et dans les Flandres, de nombreuses églises où elle fut spécialement invoquée par la ferveur populaire.

" Mais dans tous les lieux de dévotion, de tous les pélerinages, voués au culte spécial de la sainte-mère de la Vierge Marie, nul, dans les temps modernes, n'est plus célèbre que celui qui s'est établi, depuis deux siècles à peine, dans un hameau de la Bretagne, et qui est connu aujourd'hui dans tout le monde catholique sous le nom de *Sainte-Anne d'Auray*.

" De la France, la dévotion à sainte Anne a passée en Canada, où son culte n'est pas moins répandu aujourd'hui que dans notre ancienne mère-patrie.

" La dévotion à la Bonne Sainte-Anne a une origine sacrée et miraculeuse. A Ste. Anne de Beaupré, à sept lieues de Québec, il y a une église qui remonte au berceau même de la colonie, dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la Vierge Marie. " On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recouvrent la vue et les malades, de quelque maladie que ce soit, recouvrent la santé." (*Mère Marie de l'Incarnation*, 30 Sept. 1665)

"Ce fut un an après l'arrivée des Sulpiciens en Canada que le sieur Etienne Lessart, homme honorable et rempli de piété, touché de la dévotion des *habitants*, offrit, en 1658, à M. de Queylus, SS., qui remplissait alors les fonctions de curé dans l'église paroissiale de Québec, une terre de deux arpents de front et d'une lieue et demie de profondeur, située sur sa concession au Petit-Cap, à la seule condition que dans la présente année on commencerait sans délai, et qu'on continuerait ensuite de bâtir, une chapelle dans ce lieu. Cette proposition fut acceptée le 8 mars, et le 23 suivant M. Vignal, SS., qui avait une dévotion toute particulière pour Sainte-Anne, fut délégué par M. de Queylus pour aller bénir la place de l'église, qui fut dédiée à Sainte-Anne, en souvenir du pélerinage de Sainte-Anne d'Auray. Ce fut le gouverneur-général de la Nouvelle-France, M. d'Aillebout, qui vint lui-même poser la première pierre de la nouvelle église. Lorsqu'on commençait cette construction, un habitant de la côte Beaupré, nommé Louis Guimont, affligé de douleurs de reins, alla poser, par un motif de dévotion, trois pierres dans les fondements de la nouvelle chapelle, et soudain se trouva guéri. Cette guérison fut suivie d'une seconde non moins remarquable : Marie-Esther Ramage, femme de E. Godin, était atteinte d'une infirmité qui la tenait courbée depuis huit mois et l'obligeait de marcher à l'aide d'un bâton. Sur de ferventes invocations à sainte Anne elle se trouva sur ses pieds, parfaitement droite, et complètement libre de l'usage de tous ses membres. Ces guérisons furent suivies de beaucoup d'autres non moins touchantes.

"La première chapelle de Sainte-Anne de Beaupré avait été construite plus près du fleuve que l'église actuelle. Les quelques pouces de terre qui couvraient le roc ayant été emporté par les eaux et par les glaces, il fallut songer à bâtir une église dans un lieu moins exposé aux inondations. Telle est l'origine de l'église

qui fut commencée en 1676 par M. Fillon, alors curé de Sainte-Anne. Un nouveau temple a été construit vers 1876. Depuis lors ce pèlerinage n'a cessé d'être visité par de nombreux pèlerins, et les *ex votos*, qui sont suspendus à ses murs, témoignent que la protection de la bonne Sainte-Anne n'a pas été moins efficace au Canada que sur les côtes de la Bretagne. "

De nos jours, la dévotion à la bonne Sainte-Anne, loin de se ralentir, ne fait que s'accroître : d'autres pèlerinages se sont établis en différentes parties du pays, à Sainte-Anne de la Pocatière, à Saint-Gervais, à Sainte-Marie de la Beauce, à Varennes, à Sainte-Anne du bout de l'Ile, à Ristigouche, à Sorel, etc., etc. Mais c'est surtout vers la bonne Sainte-Anne du Nord que la foule des pèlerins se dirige. De tous les points du pays on vient implorer la puissante protectrice. Chaque année, à l'époque de la fête, un bateau à vapeur laisse le rivage de Québec pour transporter une nombreuse population avide de rendre ses hommages à la grande Sainte, et implorer son intercession.

En 1885, les journaux de Montréal annonçaient pas moins de treize pèlerinages pour Ste. Anne de Beaupré. Des milliers de personnes dévotes, de toute condition, de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis prirent part à ces voyages si consolants.

Plusieurs miracles s'opérèrent pendant ces saints exercices de piété. Au reste, si Sainte-Anne ne donne pas toujours ce qu'on demande, c'est parce qu'on ne demande pas ce qui nous convient le mieux ; mais cette bonne et tendre mère console toujours infailliblement.

Heureux ceux qui croient et qui prient !

LA COMMUNAUTE DES SŒURS DE STE. ANNE.

——:o:——

Le Canada qui est une terre à qui la Providence semble avoir fait une destinée toute religieuse, vit s'inaugurer, le 24 mai 1848, la communauté des Sœurs de Ste. Anne, vouée spécialement à l'éducation chrétienne des jeunes filles, et secondairement aux œuvres de charité. Elle prit naissance dans la paroisse de Vaudreuil, comté de Vaudreuil, district de Montréal.

M. Paul Loup Archambault, alors curé, et Marie-Esther Sureau Blondin, rencontrèrent d'abord quelques difficultés dans la fondation de cette communauté, mais en en conférant avec Mgr. Bourget, qui avait fondé déjà plusieurs maisons religieuses, ainsi qu'une foule de sociétés et confréries, l'heureux projet fut approuvé.

Mgr. Bourget fit d'abord remettre aux premières novices quelques feuillets contenant le règlement qu'elles devaient commencer à suivre immédiatement, afin qu'elles comprissent combien sont sages les règles de l'Eglise qui, avant d'admettre à la profession religieuse, veut que l'on se soit préalablement exercée.

Marie-Esther s'appliqua avec courage aux exercices de ce second noviciat, et s'y fit connaître telle qu'elle était. Toujours aimable, son amour de la vie parfaite se communiquait facilement à ses compagnes. Tout lui semblait important dans la maison du Seigneur ; elle en aimait les plus petites observances comme des liens honorables qui l'attachait au service du grand Maître dont elle préférait l'esclavage à la liberté du siècle.

L'amour des règles florissait parmi cette fervente jeunesse. Le progrès dans la bonne voie ne se ralentit jamais ; aussi nous voyons que deux ans plus tard, le 8

septembre 1850, Mgr. Bourget présidait à la profession religieuse des premières novices et leur communiquait le mandement officiel par lequel il les érigeait en communauté religieuse et leur donnait une règle basée sur celle de St. Augustin.

Dès ce moment la vie de Marie-Esther, dite sœur Marie-Anne, déjà si parfaite, devint plus pure encore. La retraite et le silence faisaient toute sa consolation, et elle ne cherchait de délices que dans l'usage des sacrements.

Elle foulait enfin la terre promise après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. Et si de nouvelles peines, si de nouvelles croix l'attendaient là, elle devait y trouver aussi une grande satisfaction.

Mgr. Bourget confessa les sœurs professes et les encouragea dans leur nouvelle mission, par une éloquente allocution.

Après avoir rappelé les grâces obtenues pour l'Eglise de Montréal en ce jour de bénédiction, Sa Grandeur ajouta que l'établissement du nouvel institut dans St. Michel de Vaudreuil allait être une source de grandes faveurs pour le diocèse ; qu'il était destiné à élever dans la piété et les bonnes œuvres, celles surtout qui se consacrent à une existence calme et heureuse ; qu'il serait un asile où les jeunes personnes, les enfants de Ste. Anne iraient mettre leur innocence à l'abri des dangers du monde, et un berceau où elles suceraient pour ainsi dire, avec le lait, les vertus de leur saint état. Il félicita le zélé curé de la paroisse, puis le diocèse et tout le clergé du bien qui devait découler, pour la religion, de l'institut et des espérances qu'il faisait concevoir. Ayant déjà présidé pendant plusieurs années divers établissements en Canada, l'orateur sacré sentit ses entrailles s'émouvoir à ce spectacle qui lui rappelait de si précieux souvenirs, et il sut faire passer dans l'âme de ses auditeurs les sentiments, les émotions dont il était pénétré.

Après ces douces paroles de consolation, Monseigneur interrogea les novices sur leurs désirs et leur volonté de persévérer dans le nouvel institut. Sur leur réponse affirmative, il se rendit à la chapelle et, suivant le cérémonial de la nouvelle communauté, il les reçut aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et les bénit.

Les quatre premières religieuses qui prononcèrent leurs vœux en même temps que la R. S. Marie-Anne, furent : Julienne Ladouceur, dite sœur Marie de la Conception ; Justine Poirier, dite sœur Marie Michel ; Suzanne Pineault, dite sœur Marie de l'Assomption ; Salomée Véronneau, dite sœur Marie de la Nativité.

Sa Grandeur, Mgr. Bourget, était assisté des RR. MM. P. L. Archambault, T. Chevigny, alors curé de Ste. Anne, J. Séguin, alors vicaire à Vaudreuil et actuellement curé de Verchères.

Les dames d'honneur étaient : Mesdames, M. Lefebvre, J. O. Bastien, J. B. Lefebvre, Fabien Desjardins, J. B. Bourque.

Après la cérémonie, les parents et amis demeurèrent quelque temps avec les nouvelles professes ; puis s'éloignèrent d'elles, emportant dans leurs cœurs les souvenirs les plus consolants de cette journée.

SOEUR MARIE-ANNE,

Première Supérieure-Générale.

——:o:——

La première supérieure-générale fut la fondatrice elle-même. Elle était alors dans la quarantième année de son âge. et elle gouverna la communauté jusqu'en 1854.

Elle s'était soumise à cette charge qui la plaçait dans mille affaires très graves, avec un certain regret, son humilité, lui persuadant qu'elle était indigne d'une position aussi importante. Elle croyait rendre l'arbre de l'Institut p'us solide en cachant les racines sous terre, mais tout le monde fut heureux de lui voir partager un sort auquel ses vertus semblaient l'appeler.

Par ses soins vigilants. la R. S. Marie-Anne eut la consolation de voir son œuvre fleurir et croître tous les jours d'avantage, par plusieurs prises d'habit, des personnes qui venaient se placer sous l'étendard de la bonne Sainte-Anne. C'était pour elle un spectacle ravissant de remarquer ses compagnes, voler de concert à leur devoirs avec une émulation que produisait l'amour des Règles, et se rendre au moindre signal où Dieu les appelait. Elle les occupait à la piété et à l'étude, leur prodiguant les soins les plus maternels. Jamais elle n'abusa de son autorité au détriment de qui que ce soit ; et ne prenait jamais non plus de décisions précipitées. Elle écoutait avec la plus aimable facilité, les observations qui lui étaient faites par ses assistantes ou autres, et évitait dans sa conduite jusqu'à l'ombre même du despotisme. " Aimons-nous les unes les autres, disait-elle ; mais aimons-nous en Jésus-

Christ, d'un amour égal et commun ; nous avons tous le même maître, nous sommes tous enfants de la même famille, nous ne devons avoir qu'un même cœur."

Conservant un vif sentiment de gratitude pour les personnes dont elle avait reçu quelque bienfait, elle ne cessa de montrer une mansuétude admirable, une patience à toute épreuve, au milieu des viscissitudes et des difficultés qu'occasionne toujours une nouvelle fondation.

Le couvent de Vaudreuil produisit des fruits abondants. La jeunesse de cette paroisse, et des lieux voisins s'y rendit en grand nombre, attirée par la réputation qu'avaient les religieuses d'inspirer aux jeunes filles les principes d'une solide piété, en leur enseignant ceux des sciences.

Tout ceci enflammait son zèle. N'ayant désormais rien de plus à cœur que de voir sa communauté se développer pour la gloire de Dieu et le bien du prochain, un essaim de trois religieuses fut envoyé à Ste. Geneviève, près de Montréal, pour y établir la première succursale.

L'existence de cette paroisse remonte au 3 janvier 1741, où pour la première fois la messe fut célébrée par le premier curé, M. Faucon, sulpicien. Puis, se succédèrent, M. Besson, de la même compagnie ; M. J. B. Dumouchel qui y exerça le saint ministère pendant 37 ans ; M. Chauvin, jusqu'en 1828, alors que M. L. Lefebvre y résida pendant au moins 40 ans.

Sous ses soins et la direction de la R. S. Marie de l'Assomption, dite Suz. Pineault, l'académie des Sœurs de Ste.-Anne s'ouvrit en 1851, pour la municipalité scolaire.

Le nouveau pensionnat, construit en 1872, est une superbe bâtisse en pierre, à quatre étages, y compris les mansardes, et mesurant 60 x 48 pieds. Elle a coûté 11,000 piastres. M. le curé Lefebvre y contribua pour 6,000 piastres ; la fabrique pour 4,000. L'hospice de charité qu'il fonda pour les pauvres de sa paroisse fut confié aux Sœurs de Ste. Anne, au mois de mai 1876.

Dieu seul a pu apprécier convenablement tout le mérite de M. L. Lefebvre, décédé le 3 avril 1872, à l'âge de 79 ans, huit mois et 21 jours. Si jamais homme a laissé l'impresion et la conviction qu'il était appellé de Dieu pour travailler à son œuvre, et qu'il en reçut pour cela la grâce, la force et la sagesse nécessaires, nous affirmons que cet homme était bien M. Lefebvre, qui couronné dans la gloire, comme nous l'espérons, jouit aujourd'hui de la félicité des bienheureux.

A ce pasteur dévoué, succéda M. Fabien Perreault, qui depuis 1867, desservait la communauté des Sœurs de Ste. Anne, à Lachine, où il remplissait avec un zèle infatiguable les devoirs de sa charge, justifiant ainsi la grande confiance que son évêque lui témoignait.

TRANSLATION A ST. JACQUES-L'ACHIGAN.

——:o:——

Bien longtemps le peuple acadien a été ignoré et l'on peut dire qu'avant les publications de M. E. Rameau, l'ami sincère des Canadiens, nous n'en connaissions à peu près rien, si l'on omet ce que nous en avaient rapporté

quelques voyageurs égarés dans ces pays si lointains, mais que la facilité des voies de communications rapproche tous les jours d'avantage.

La paroisse St. Jacques fut d'abord peuplé de plusieurs braves de ces contrées, qui furent chassés si honteusement de leur foyer, par des troupes anglaises.

Oh ! que de soupirs, que de larmes ne s'est-il pas versé souvent, à la pensée des injustices dont ils furent tant de fois victimes et que leur défaut d'instruction les forçait de souffrir sans mot dire.

Vers la fin du siècle dernier, la face des choses changea. La Providence après avoir conduit ce peuple comme par la main à travers une foule de circonstances fâcheuses, après l'avoir conservé intact, nous pourrions dire au milieu des races étrangères et protestantes qui l'environnaient de toutes parts, après avoir couvert de sa protection le dépôt sacré de sa religion, de sa langue, de ses mœurs et de ses traditions ; cette même providence lui offrait enfin les moyens de sortir de la position abjecte aux yeux des races étrangères qui l'occupait, et de s'élever à leur niveau par l'éducation. Aussi avec quelle avidité ils saisirent l'occasion de fournir à leurs enfants les bienfaits d'une éducation que les circonstances leur avait déjà refusée.

En 1853, l'Institut des Sœurs de Ste. Anne comptait vingt-deux religieuses professes et plusieurs novices. Le berceau de la communauté, devenu trop étroit, ne pouvait plus répondre aux besoins de ses membres. Alors sous le bon plaisir de Mgr. Bourget, la Maison-mère et le noviciat se transportèrent à St. Jacques de l'Achigan, et

prirent providentiellement possession du vaste établissement que les dames du Sacré-Cœur venaient d'y laisser, pour se transporter au Sault-au-Récollet.

A cet époque, les améliorations dans cette paroisse, paraissaient surgir comme par enchantement. Par les conseils et la libéralité de M. le curé J. R. Paré, archiprêtre, décédé en 1858, chaque jour amenait son obole de perfectionnement, et ceux qui visitaient cette localité, ne pouvaient se lasser d'admirer ce qu'avait pu faire en très peu d'années, l'activité jointe à l'esprit de religion et d'ordre.

Pendant près de onze années de séjour à St. Jacques l'Achigan, Messire Louis Adolphe Maréchal, aujourd'hui Grand-Vicaire, à la Cathédrale de Montréal, protégea et veilla au bonheur de l'Institut des Sœurs de Ste. Anne. Essayer de rapporter ici ce qu'il fit pour cette maison, c'est tenter l'impossible. Rappelons seulement, que, par son dévouement, il a jeté sur la communauté qu'il desservait un lustre dont elle a retiré les plus grands bénéfices. Comprenant parfaitement l'importance de la mission qu'il avait à remplir, il en accepta les responsabilités avec un tact et un zèle que les Sœurs de Ste. Anne se sont plu constamment à reconnaître. En donnant au noviciat ses soins, ses lumières les plus assidus, il élabora ses règles avec une louable prudence et en surveilla les progrès.

Près de soixante jeunes personnes, embrasées du désir de leur propre perfection et de celui d'étendre le règne de Dieu, et la dévotion à la Bonne Sainte-Anne, firent leurs professions pendant ces quelques années.

Il nous était difficile de laisser dans l'ombre dont il a voulu s'envelopper, ce prêtre vénérable si dévoué aux intérêts de tous.

ABDICATION DE LA R. S. MARIE-ANNE.

——:o:——

En 1854, la R. S. Marie-Anne donna sa démission, comme supérieure-générale de la communauté.

Elle avait montré, pendant son administration, les plus éminentes qualités, une rectitude de jugement qui lui faisait voir les choses sous leur véritable aspect, un discernement plein de sagacité à l'égard de celles qu'elle avait à régir, une largeur de vue qui lui permettait de co-ordonner les besoins de l'avenir qu'elle prévoyait avec ceux du présent, une grande fermeté à maintenir la règle et l'esprit de l'Institut, une justice insensible à toute prévention, à toute influence, une délicatesse et une bonté maternelle envers les sœurs et les élèves qui lui attachaient tendrement leurs cœurs ; enfin, un zèle et une douceur dans tous ses procédés qui lui obtenaient l'affection des personnes avec qui elle était en rapport.

En quittant cette charge, la R. S. Marie-Anne, reçut les plus touchantes expressions d'estime et d'attachement, et elle conserva dans son cœur le plus affectueux dévouement envers la maison qu'elle avait fondée. Fidèle à ses habitudes de piété et d'occupations, elle n'a cessé depuis de donner les exemples de la plus entière soumission aux règles de l'Institut. Afin d'attirer la bénédiction du

ciel avec plus d'abondance, elle s'appliqna entièrement et uniquement à sa propre perfection, et se voua à Dieu pour toutes ses sœurs.

En effet, ne fut-elle pas la femme forte quand elle se distingua dès sa tendre jeunesse par ses vertus angéliques. Ne fut-elle pas la femme forte lorsqu'elle triompha de tout; des humiliations, de la maladie, des fatigues et des contretemps de toute nature? Ne fut-elle pas la femme forte quand après avoir été tout dans sa communauté, elle désira à n'y être plus rien?

Nous sommes donc heureux de retirer de l'Océan de l'oubli, cette perle précieuse, une des gloires du Canada.

Calme et digne au milieu des lassitudes de l'âge, la R. S. Marie-Anne. porte prestement le fardeau de ses nombreuses années; la vigueur de l'intelligence se plait à orner sa belle et majestueuse vieillesse.

Quelle grâce insigne que celle d'une vie vie si belle, le long espace de soixante-dix-sept ans!

PROGRÈS DE L'INSTITUT.

——:o:——

Parmi les personnes qui auront lu ces premières pages et qui en auront admiré la principale héroïne, plusieurs se demanderont si l'œuvre de la fondatrice, n'est pas en baisse depuis qu'elle s'est démise de la plus haute position dans la communauté.

Nous croyons leur dire, que grâce à Dieu, l'Institut des Sœurs de Ste. Anne, a toujours progressé, et qu'en ce

moment encore, il porte les fruits de vie qu'il porta dès le principe.

A la R. S. Marie-Anne, succéda la R. S. Marie-Angèle, dite Gauthier. La nouvelle supérieure était une de ces âmes d'élite que Dieu envoie de temps à autre aux institutions, pour l'avancement de leur œuvre. Elle avait été formée par la fondatrice elle-même, à l'esprit et aux vertus de sa vocation. Après avoir exercé diverses charges dans la maison, elle fut élue supérieure et procura par ses heureuses dispositions beaucoup de bien dans l'Institut : ses exemples étaient pour toutes ses compagnes une exhortation puissante à la régularité et à la ferveur. Une fondation importante, celle de St. Ambroise de Kildare, fut ouverte l'année suivante.

Le couvent de St. Ambroise fut fondé en 1855, par M. J. D. Laporte, qui depuis trente-quatre ans ne s'est épargné ni troubles, ni fatigues, ni sacrifices pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Arrivé jeune encore dans cette paroisse, il y a blanchi plutôt par les occupations, les soucis de tout genre que par le progrès des années. En 1852, M. Laporte fut nommé curé de cette paroisse qui n'avait pas d'église ; il en a fait construire une. La population augmentant, un nouveau besoin se faisait sentir. Il y avait des écoles élémentaires ; mais dans sa tendre sollicitude, il lui fallait plus que cela. Il acheta alors une maison de ses propres deniers et fit venir des Sœurs de Ste. Anne. Tel fut l'origine du couvent. Plus tard, il en fit don à la paroisse, tout en contribuant largement à son agrandissement.

En 1857, aux nouvelles grandes élections, la R. S. Marie de la Purification, dite Eléonore Pivin, fut élue

pour succéder à la R. S. M. Angèle. Placée dans un champ aussi vaste, elle fut plus à même de développer ses qualités précieuses. Sous son administration, la maison St. Cyprien, de Napierreville, fut ouverte. Ce pensionnat élevé grâce aux efforts du Rev. F. C. Morrison, commença sous les meilleurs auspices et eut un début des plus florissant. Cette construction qui auparavant servait d'église paroissiale, mesurant 80 x 40 pieds, est à trois étages, y compris le soubassement et les mansardes. Les pensionnaires sont au nombre de 75 ; les externes de 100.

En 1858, l'arbre saint de l'Institut, étendait ses rameaux jusqu'à Victoria, dans la Colombie Anglaise. Plusieurs âmes généreuses consentirent sous l'influence du dévouement religieux dont elles étaient pénétrées, à quitter leur patrie, à se séparer de leurs sœurs tant aimées, à s'éloigner peut-être pour toujours de leurs parents, pour aller dans ces pays lointains répandre la bonne odeur de leurs vertus. Dieu seul, et leurs anges gardiens connaissent tous les prodiges de conversions et de bienfaits opérés dans la Colombie, par ces sœurs de charité.

Oh ! quelle belle couronne au ciel attend ces pieuses filles pour leurs sacrifices, leurs fatigues et leur zèle.

La maison de Rigaud fut ouverte en 1859. Elle a été bâtie, partie par la fabrique, et partie par la communauté.

En 1860, la R. S. Marie-Jeanne de Chantal, dite Angèle Giroux, fut élue supérieure-générale. Cette femme distingué autant par les qualités du cœur que de l'esprit, occupa cette position pendant douze années consécutives : elle fonda treize missions.

D'abord, l'Institut fut reconnu civilement, comme on peut le voir par l'acte d'Incorporation, conservé aux archives du gouvernement, Québec, 3ème Session, 6ème Parlement, 23 Victoria. De cette date, 12 Mars 1860, ses développements furent merveilleux. La communauté comptait alors, 115 religieuses professes, et plusieurs novices, et donnait l'éducation à plus de mille enfants, reparties dans les huit missions du diocèse et celles de l'étranger.

La discipline était en pleine vigueur ; Mgr. de Montréal, pour encourager de si heureux résultats et pour assurer une bénédiction particulière à la communauté, présenta à la Sacré Congrégation des Evêques et Réguliers, les Règles et les Constitutions qu'il avait lui-même redigées pour la conduite des religieuses. Son Eminence, le Cardinal Préfet, leur accorda un décret de louange, accompagné de quelques observations sur les Constitutions, le 14 mars 1863.

La maison de Cowichan, C. A., s'ouvrit en cette même année.

Un peu plus tard, 1864, la communauté, reconnaissant l'avantage d'une position plus commode pour communiquer avec ses diverses maisons, résolut avec l'agrément de l'évêque diocésain, d'établir la Maison-mère à Lachine, à quelques lieues de Montréal, où depuis 1861, les sœurs de Ste. Anne, dirigeaient une académie.

Elles avaient acquis à cette fin, et de leurs propres deniers, la propriété des gouverneurs de la baie d'Hudson, devenue vacante par le écès de Sir Geo. Simpson.

Cette translation eut tous les avantages désirables, tant pour le noviciat qui prit les proportions les plus gigantesques, que pour le pensionnat que l'on vit grandir et se recommander hautement, au clergé et au public par ses études solides et proportionnées aux besoins du temps.

HISTORIQUE DE LACHINE.

Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France et l'un de ces hommes distingués qui, suivant la sublime expression d'un chroniqueur, donnèrent à l'Eglise un accroissement immense et au Canada une noblesse avant qu'elle eut un nom, établit de 1609 a 1615, trois comptoirs pour le commerce des pelleteries dans la Nouvelle-France. Le premier à Tadousac, le second à Trois-Rivières, et le troisième à Lachine.

Vers 1666, ce dernier poste comptait pour le plus considérable dans la colonie. En cette même année, arriva à Ville-Marie un jeune homme de vingt-quatre ans, qui était d'une famille riche et distinguée. René Robert Cavelier de LaSalle, tel était le nom de ce gentilhomme, dont le frère, Jean Cavelier, était docteur en théologie, membre de la compagnie des MM. de St. Sulpice, et missionnaire au Canada.

Entré d'abord comme novice dans la Société de Jésus, et privé pour cela de l'héritage de ses parents, (telles étaient alors les lois,) il avait résolu de passer à Montréal, dans l'espérance de s'y livrer à de grandes entreprises.

Le jeune Cavelier de LaSalle avait un esprit ardent, aventureux, très cultivé. Il était protégé par Jean Talon, Intendant de la Nouvelle-France, et par Louis de Buade, comte de Frontenac ; enfin le marquis de Seigneulay, fils de Colbert, et ministre de la marine.

Messire G. Thubières de Queylus, premier supérieur du Séminaire SS. de Montréal, depuis 1657, l'accueillit aussi avec bonté, et pour lui procurer le moyen de servir la colonie de Ville-Marie et de s'y établir avec avantage, lui accorda gratuitement un fief noble en face du Sault St. Louis, dans cet endroit de l'ile appelé Lachine, où les Sulpiciens avaient déjà résolu d'établir une bourgade.

LaSalle, continue le savant Abbé Faillon, SS., parut s'appliquer tout entier à l'établissement de sa seigneurie ; et par reconnaissance, sans doute, pour ses bienfaiteurs, la nomma *de Saint-Sulpice*, d'où la côte fut appelée du même nom, le premier qui lui ait été donné dans les actes publics. Il y commença des défrichements et des constructions, traça l'enceinte du futur village, où tous les colons devaient avoir une maison pour s'y mettre à couvert des Iroquois.

La foi chrétienne avait alors généralement trop d'empire sur les cœurs des colons pour qu'ils voulussent s'établir dans ces lieux écartés, s'exposer tous les jours aux

surprises de ces barbares, s'ils n'étaient assurés d'y rece voir les sacrements de l'Eglise, surtout à leurs dernie moments. Le pays trop nouveau encore ne fournissa presque point de prêtres. Heureusement qu'à partir d 1666-67, plusieurs Sulpiciens arrivèrent de France. C fut alors que la charité, cette parole que le fils de Mari avait confiée au cœur de quelques pêcheurs de Galilé comme une semence divine, emportée par les vents, vol d'une extrémité à l'autre du pays.

Nourri de la moëlle des lions, le cerveau brulé pa une flamme sacrée, les Sulpiciens n'hésitèrent jamais d'af fronter tous les périls pour le triomphe de la foi. Leu voyage ressemble à tous les trajets qu'on entreprenai alors avec les enfants des forêts du Canada ; manier l'avi ron sur le fleuve, porter les fardeaux pour éviter les ra pides, souffrir de la faim, courir le danger d'être massa cré par des sauvages ivres, ou abandonné sous le plu léger prétexte. Ils s'encourageaient sans cesse par le souvenir des dernières paroles de leur pieux fondateur Monsieur Olier, de toujours travailler avec ardeur et per sévérance aux missions de la Nouvelle-France, comme lui même l'avait tant désiré.

Les premiers Sulpiciens, qui exercèrent à Lachine les fonctions de missionnaires, furent : MM. François de Salignac de la Motte-Fénélon, du diocèse de Périgueux, frère aîné et consanguin de l'Archevêque de Cambrai dont le nom est devenu justement célèbre. Il partit pour Ville-Marie le 30 janvier 1667, et arriva à Québec le 27 juin de la même année, avec un autre éclésiastique plus jeune que lui, M. Claude Trouvé, sous-diacre du diocèse

de Tours, destiné aussi par M. de Breton Villiers, pour a Nouvelle-France. M. François Saturnin Lascaris d'Urfé, fils de Charles-Emm. Lascaris, marquis d'Urfé et de Baugé, et de Marguerite d'Alègre, de l'une des pre-nières familles d'Auvergne. M. Michel Barthelemy, autre-fois chantre à la paroisse de Saint Sulpice à Paris, et qui fut employé à l'instruction des Algonquins. M. François Lefebvre, qui arriva de France avec la Sœur Bourgeois en 1672, où elle était allée demander au roi d'affermir, par les lettres-patentes, l'établissement de la Congrégation N. D., dont chacun appréciait de plus en plus les précieux avantages. M. Pierre Remy, venu sous-diacre le 1er juin 1671, décédé le 24 février 1726, âgé de 90 ans. M. François Bailly, mort en 1690.

Dans ces premiers temps il n'y avait encore ni église ni chapelle, et à Lachine les habitants s'assemblaient, pour a sainte messe, dans la maison d'un nommé Fournier. Un pieux colon de ce lieu, Jean Chevalier, qui désirait vive-ment d'y voir construire une chapelle, donna en 1671, la quatrième partie des biens qui lui étaient échus à Dieppe par le décès de ses père et mère et de son frère, pour être *employé à cette construction et à prier pour lui.* M. Etienne Guyotte, SS., arrivé le 7 septembre, 1666, en-voyé à Lachine en 1675, fit bâtir la chapelle l'hiver sui-vant, de concert avec René Cuillerier, premier marguil-lier du lieu, agissant au nom de la fabrique. Enfin, cette chapelle, contruite en bois par Pierre Gaudin dit Châte-et, se trouvant achevée au commencement de l'année sui-vante, fut bénie par M. Guyotte le Jeudi-Saint 1676, et, à la demande des paroissiens, dédiée sous le vocable

des Saints Anges, M. E. Guyotte mourut à Paris, France, en 1701.

En 1701, une église fut construite dans le Fort Remy, à Lachine. Elle fut vendue aux RR. PP. Oblats le 19 avril, 1866 et démolie en 1868.

A partir de 1790, dix prêtres Canadiens succédèrent aux missionnaires français qui avaient fait si ample moisson parmi les tribus sauvages de Lachine et des environs, et qui avaient tant travaillé à la consolation des habitants. Voici leurs noms que nous rencontrons dans le Répertoire du clergé Canadien de M. l'abbé Tanguay.

MM. Laurent Ducharme, miss. vers 1790.
Jos. Benj. Keller, curé, 1791.
Michel Herm. Vallé, curé, de 1798 à 1802.
Pierre Consigny, curé, de 1802 à 1806.
Ant. VanFelson, curé, de 1806 à 1808.
Frs. Pigeon, curé, de 1808 à 1810.
P. Martin-Beaulieu, curé, de 1810 à 1813.
C. F. Langlois-Germain, curé 1814 à 1816.
Antoine Duranceau, curé, de 1816 à 1856.
Naz. Piché, curé, de 1861 à nos jours.

Tout le monde ici connait le voyage de Cavelier de LaSalle, et l'incident presque comique, par lequel il se termina. Averti par plusieurs sauvages de Sonnontouan, (capitaine Iroquois très important), de l'existence d'une grande rivière qui aboutissait à la mer, il pensa que cette mer n'était autre que celle du sud, et il conçut l'espoir d'arriver jusqu'a Lachine par la rivière indiqué. Il s'empressa donc vers 1671, de vendre sa seigneurie à Jean Milot, afin de se procurer les ressources nécessaires pour

une longue expédition, équipa quatre cannots, engagea quatorze hommes, et partit avec les meilleurs souhaits du gouverneur de Courcelles, en compagnie de deux prêtres du Séminaire de Montréal, MM. François Dollier de Casson, et Dominique Galinée, qui profitaient de cette circonstance pour porter l'évangile à des peuplades éloignées. Nous ne rapporterons pas les nombreuses péripéties de ce voyage qu'on peut lire en détail dans l'Histoire de la Colonie-Française de M. l'Abbé Faillon; qu'il nous suffise de dire qu'après quelques mois de travaux et de privations, une fièvre ardente s'empara de M. de LaSalle, lorsqu'il avait à peine d'épassé Niagara, et l'obligea à rebrousser chemin; on le vit arriver, au moment ou l'on s'y attendait le moins, au lieu doù il était parti, et qui reçut par dérision le nom de Lachine, qu'il porte encore.

Quand à MM. Dollier et Galinée, ils continuérent leur route, et vinrent hiverner sur les bords du lac Erié, dont ils prirent possession, en y plantant une croix, au pied de laquelle ils attachèrent les armes de Louis XIV.

On sait qu'après plusieurs explorations vers la Louisiane et sur le cours du Mississipi, R. R. Cavelier de LaSalle, périt vers 1687, victime d'un guet-a-pens, et que ce fut d'Iberville qui eut la gloire de couronner son oeuvre.

A Lachine, les débris de la propriété de LaSalle, tout près du poste fondé par Champlain existent encore. Dans l'ancienne maison seigneuriale. on distingue parfaitement les empreintes des meurtrierès qui servaient aux rançais contre les sauvages. Les restes d'un mur en

pierre sur le terrain même, et trois ormes gigantesques s'élèvent sur le bord de l'eau comme sentinelles des évènements tragiques passés en ses lieux, il y a plus de deux siècles.

Si nous passons à un autre ordre de choses l'histoire des faits remarquables dans la Nouvelle-France, ne présente, jusqu'en 1700, qu'une suite de massacres et de brigandages. Parmi les nombreuses épisodes de guerres que nous pourrions raconter, le plus épouvantable est le massacre de Lachine. Ce fut le 25 Août 1689, que les Iroquois envahirerent à l'improviste, pendant la nuit, le quartier de Lachine; qu'ils mirent le feu aux maisons, et firent souffrir aux habitants tout ce que la fureur peut inspirer à des barbares.

Deux choses ont puissamment contribué après la cession du Canada, à maintenir chez les colons français et leurs descendants, le souvenir de leur nationalité et de leur race ; c'est la conservation de leur langue et de leur religion. Aujourd'hui que la lutte est terminée, le clergé ne possède plus cette influence prépondérante, qu'il avait dans les jours de deuil et de malheurs mais il est profondément respecté, justement estimé partout, et sa part n'en est pas moins fort belle dans l'éducation des jeunes générations.

La paroisse de Lachine, dont la population s'élève a environ 4,000 âmes, est toujours sous la direction spirituelle de M. le curé Naz. Piché, qui depuis plus de vingt-cinq ans, fait la consolation de tous.

Nous n'avons point la prétention d'écrire une biographie de M. Piché, qui fut pendant plusieurs années, supérieur de la communauté des Sœurs de Ste. Anne.

Eussions-nous toutes les données, tous les actes désinterressés, les sacrifices personnels, les démarches incessantes que renferme son histoire et qui rempliraient un tres-beau volume, nous voudrions les confier à une plume mieux exercée, plus savante, qui pût en faîre ressortir avec éclat tons les détails.

Plus tard, le nom de M. Piché sera inscrit dans l'histoire, entouré de l'auréole qui lui appartient. Aujourd'hui nous ne pouvons, dans ce mince opuscule, que toucher à quelques traits rapides de sa vie de pasteur.

Qu'on nous pardonne d'avance, si nous soulevons le coin du voile, qui en dérobait la connaissance au public avant ce jour.

Le Rev. Nazaire Piché, fils de Benjamin Piché, et de Lucille Rivet est né à St. Sulpice, le 28 juillet 1831. Elevé au milieu de cette famille presque scrupuleuse pour les traditions de nos ancètres, il apprit à aimer le bien, la patrie et la religion. Après un brillant cours d'études au collège de l'Assomption, il entra dans l'état éclésiastique, le 19 février 1854, fut nommé vicaire au Sault-St. Louis, puis curé de St. Alphonse, district de Joliette.

En 1861, M. Piché prenait possession de la cure de Lachine, où il lança cette paroisse dans la voie du progrès et de la bonne entente, de telle sorte que présentement, elle compte comme une des plus prospère de la Province. Le site du village, les changements dejà inaugurés, l'intelligence et l'ambition de ses habitants, tout lui faisait présager une ère de bonheur.

La communauté des Soeurs de Ste Anne fut, d'une manière particulière, l'objet de sa plus tendre sollicitude.

Depuis sa translation dans Lachine, M. Piché contribua sans relâche à lui assurer son avenir et ses brillantes destinés.

Le sol de notre pays est bon pour les grandes œuvres, se disait-il ; tout ce qu'il faut à cette maison religieuse, c'est de l'entourer de notre bienveillance et de notre dévouement. Plein d'enthousiasme, il obtint, avec la protection du ciel, de la voir répandre des œuvres étonnantes.

Lors de la construction de la communauté, qui ne se rappele de ses visites fréquentes chez les riches de Montréal, ou chez M. O. Berthelet, ou chez un autre ; il empruntait, remettait et empruntait de nouveau selon le besoin. Un jour c'était un bazar qu'il présidait, dans d'autres temps, des râfles, puis des corvées qu'il entreprenait. Toujours au milieu de ses paroissiens, il se procurait même au prix de grands sacrifices, ce qu'il ambitionnait avec tant de sollicitude pour la nouvelle construction et son ornement.

A tous ces titres, la religion et le pays devaient un hommage à M. Piché, et on peut dire qu'il lui a été rendu dignement, lors de la célébration du 25ième anniversaire de son arrivée dans Lachine. Cette belle démonstration du 29 septembre 1885, devenait un évènement pour ce peuple qui compte dans son passé des faits dont il a le droit d'être si fier.

Les Sœurs de Ste. Anne, et les citoyens de Lachine, avaient bien raison de convertir cette date mémorable en un jour de réjouissance publique, parce que ce vénérable prêtre avait à leur affection les mêmes titres qu'un père

tendre et dévoué. Et l'Eglise du Canada, du diocèse de Montréal en particulier, de son côté, approuva ces marques d'un respect éclatant à l'athlète qui, pendant tant d'années s'était toujours tenu sur la brèche pour soutenir ses combats dans le service actif du sanctuaire.

Lachine est une très jolie ville. Pour celui qui aime les diversions agréables, qui hait le tumulte d'une grande cité, qui se plaît à goûter le parfum mielleux de la campagne, nous lui conseillons de se rendre en cet endroit, par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil darde ses plus beaux rayons sur la surface du fleuve St Laurent, le plus remarquable du monde.

Les touristes qui veulent avoir une juste idée des rapides de Lachine, peuvent aisément jouir de ce spectacle, en les descendant sur les bateaux du Richelieu. Rien ne représente mieux les eaux de l'Océan pendant une bourrasque. La rapidité du courant, le bouillonnement furieux des eaux, le tournoiement puissant des remous, les vagnes énormes que produit ce grand volume d'eau s'engouffrant dans des passes étroites et profondes, et leur jaillissement jusque sur le pont du navire, tout cela devient singulièrement émouvant et saisissant.

A Lachine, chaque jour amène son obole d'amélioration et de progrès. Pour s'en convaincre, il faut se rappeler des grands établissements que cette ville renferme. Les ateliers de la compagnie de ponts du Canada, ajoutés à ceux de fil barbelé; des magasins, boutiques, etc., qui promettent un avenir très favorables à cette municipalité.

C'est à quelques cents verges des flots du St. Laurent, tout près de l'Eglise paroissiale, que, dominant les

DESCENTE DES RAPIDES DE LACHINE.

environs les plus pittoresques, s'élèvent en une seule bâtisse, la Maison-mère, la chapelle, et le pensionnat des Sœurs de Ste. Anne. Le sanctuaire de la communauté est une petite et charmante chapelle. Quoique dans l'ombre et comme caché aux personnes du dehors, chaque jour cependant, et particulièrement le dimanche, les âmes pieuses de l'intérieur s'y rendent pour prier. Rien n'est beau, n'est touchant comme la foi, la ferveur, et le recueillement des religieuses et des éleves qui, viennent là frapper au coeur immaculé de la Reine du ciel. On voit vraiment des enfants autour de leur bonne mère qui ne se fatigue pas d'exaucer leurs supplications.

Situé dans la partie la plus salubre de Lachine, au milieu d'un grand terrain planté d'arbres, ce vaste établissement parait remplir parfaitement la première des conditions : celle de sauvegarder avant tout la santé des sœurs et des écolières. De splendides jardins, entourent la communauté. Chaque appartement est chauffé par eau chaude et bien aéré ; la bâtisse construite en pierre, compte plusieurs étages, divisés en compartiments élevés ; ou y voit des salles pour les différentes branches d'éducation, où tout ce qui peut faciliter les études est remarquable ; plusieurs pianos et autres instruments de musique ainsi qu'une bibliothèque choisie.

La musique n'est pas le seul des beaux-arts qui prenne un développement prononcé dans cette communauté. En pénétrant dans les grandes pièces de ce saint asile, nous admirons plusieurs toiles magnifiques, sorties du pinceau d'une religieuse de la maison. Les portraits des évêques Bourget et Fabre de Montréal sont parfaits d'exécu-

tion. On lit sur les traits vénérables de Mgr. Bourget, qui a soutenu tant d'orages, le rayonnement d'une éternelle espérance. Pour lui, les nuages sombres se sont déchirés ; le ciel est entr'ouvert. De même que dans celui de Mgr. Fabre, on sent palpiter un coeur rempli de bienveillance, de générosité et de charité chrétienne. Celui du Rev N. Piché, est non moins frappant de ressemblance et de couleur sobre ; les lumières et les ombres y sont jetées avec une grande délicatesse. Au jugement des connaisseurs, ces tableaux doivent être rangés au nombre des belles peintures du jour. Plusieurs photographies des autres bienfaiteurs de la Communauté, ornent aussi les murs des salles de réception.

Il était de la plus haute importance, que ces images vénérées et majestueuses fussent placées sous les yeux des enfants de Ste. Anne.

Enfin, l'odeur des vertus que respirent les élèves, les exemples de ferveur qu'elles ont sous les yeux, les salutaires conseils qu'elles reçoivent, le calme de cette maison bénie, leur permettent de méditer à l'aise sur la grande affaire de leur sanctification. Ce sont les éléments dont leur piété se nourissent chaque jour. Peut-on rencontrer quelque chose de plus encourageant !

ETUDES ET DISCIPLINE CHEZ LES SOEURS DE STE. ANNE.

——:o:——

C'est avec une profonde satisfaction que nous enregistrons les faits qui sont à l'avantage de cette excellente

maison d'éducation. Elle mérite vraiment l'attention de tous les parents qui ont à cœur de faire donner à leurs enfants une éducation saine,-choisie dans toutes les branches, donnée largement, par une méthode judicieuse, éprouvée et sérieusement appliquée.

Le but des Sœurs de Ste. Anne. en se livrant à l'instruction des jeunes personnes, a été de leur inspirer le respect et l'amour de la religion, de former leur coeur à la vertu, et leur esprit aux connaissances propres à leur sexe ; de leur insinuer encore l'amour de l'ordre, et de tout ce qui peut les rendre capables d'être un jour de bonnes mères de famille, si Dieu les appelle à cet état.

Elles s'appliquent aussi à former le caractère des élèves, à les corriger de leurs défauts, les accoutumant, de bonne heure à ce que demandent d'elles la politesse et le bon ton, et surtout au respect que les enfants doivent aux auteurs de leurs jours.

Méthode de l'ênseignement.—Il n'est pas difficile d'inscrire sur un programme les matières que l'on voit ou que l'on est présumé voir dans un cours d'études ; l'important est de les enseigner de manière à captiver l'élève et à les lui faire aimer. Pour cela, il faut que le professeur, que l'institutrice ait à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour développer et faire saisir ses leçons. Or voici ce qui s'enseigne, et comment ce résultat s'obtient dans les couvents des Sœurs de Ste. Anne.

Régime de la Maison.—D'abord, la partie physique est très soignée. Une longue expérience a montré aux Sœurs de Ste. Anne que, sous ce rapport, il n'existe

pas, dans l'éducation de la jeunesse, des soins trop minutieux. Tout ce qui peut intérresser la santé obtient une attention toute particulière.

La nourriture est saine, variée et abondante. La propreté et la bonne tenue des enfants, les soins, nécessaires à leur âge et à leur tempérament sont l'objet d'une constante sollicitude. Un habile médecin est attaché à l'établissement. En cas de maladie, les soins les plus assidus sont prodigués aux élèves, et les parents immédiatement avertis. La surveillance est active, les maîtresses ne perdent de vue les élèves ni le jour ni la nuit.

Objet de l'enseignement. — La lecture, les différentes sortes décriture, la langue française, l'arithmétique, les éléments d'algèbre et de géometrie, la tenue des livres, l'histoire naturelle, la mythologie, quelques notions de physique, de chimie, de réthorique, etc., sont l'objet de cours particuliers à la portée des élèves et suivant la division où elles se trouvent.

Un cours complet d'étude pour la langue anglaise est suivi, soit par les élèves canadiennes qui désirent acquérir une connaissance entière de cette langue, soit par les élèves anglaises qui veulent compléter leurs études : il se compose de mêmes matières qui sont l'objet de l'enseignement en français.

Les demoiselles américaines qui veulent s'appliquer à l'étude, du français, entrent dans le cours spécial préparatoire jusqu'à ce qu'elles puissent suivre le programme des études. Ce résultat peut être promptement obtenu, car ces élèves se trouvent en contact journalier avec des demoiselles d'origine canadienne qui s'exprimant dans

leur langue maternelle, les habituent à en sentir toutes les délicatesses et surtout à la parler avec plus de facilité.

Les arts d'agrément sont facultatifs et, en partie, aux frais des parents; ils comprennent la musique instrumentale et vocale, le dessin d'imitation avec la peinture, les leçons du maintien, etc.

Les travaux manuels sont une branche trop importante de l'éducation, pour que les Soeurs ne mettent le plus grand intérèt à y former les jeunes personnes qui leur sont confiées : La couture, le raccomodage du linge, les ouvrages de fantaisie sont enseignés avec soin. Les expositions de chaque année prouvent nos avancés.

Moyens d'émulation.—On emploie avec prudence, le ressort puissant de l'émulation. L'exemple des campagnes, le concours des élèves, les tableaux d'honneur et les distinctions obtenues par les notes journalières et hebdomadaires, les répétitions, les examens, et les prix de la fin de l'année sont les moyens dont on se sert pour aiguillonner le courage et exciter le talent sans pousser à la présomption ni au découragement. Les parents reçoivent souvent un bulletin constatant l'état de la santé de leurs enfants, ainsi que leurs progrès en tous genres.

Enfin, un cours spéciale d'Art Culinaire est suivi par les élèves à qui l'on enseigne la manière de bien tenir une maison. Cette direction pratique donnée à l'éducation des futures maîtresses de maison nous paraît répondre parfaitement aux besoins de notre pays où les fortunes sont fort rares et où la femme devrait toujours apporter à son mari,

au lieu de la dot qu'elle n'a pas, des talents et des aptitudes qui la mettent à même d'être pour lui une aide véritable.

Ajoutons de suite, qu'une jeune fille qui prend ses degrés chez les Sœurs de Ste. Anne, a déjà au sortir du couvent un brevet de haute éducation.

AUTRES FONDATIONS.

——:o:——

Dans la même année de la translation de la Maison-mère a Lachine, on forma le couvent de St. Jérome, localité située à 30 milles, au nord de Montréal..

Le Rev. Ambroise Fleury Groulx, mort subitement, le 12 mai 1868, à l'instar de ses confrères voulut confier l'éducation des jeunes filles de sa paroisse, aux Soeurs de Ste. Anne. Il déploya pour cette œuvre le zéle d'un apôtre. Actuellement, la R. S: M. Prudentienne, et neuf religieuses, enseignent à plus de 400 êlèves.

Une des célébrités contemporaines de St. Jérome, c'est son curé actuel, M. F. X. A. Labelle, le propagateur des bonnes oeuvres, surtout de l'éducation et de la colonisation du "Nord."

Trois autres fondations eurent lieu en 1865: la première à New-Westminster, C. A., la seconde à St. Michel Archange, de Napierville, où le Rev. J. B. Champeau, n'épargna rien pour procurer aux jeunes filles, un pensionnat de campagne ou tout le confort s'y trouverait; la troisième, à Rawdon, à 48 milles de Montréal.

En 1866, deux autres missions s'ouvrirent: l'une à Oswego, St. Paul, E. U. qui est maintenant fermée, et l'autre à St. Gabriel de Brandon. Cette académie édifiée par le zèle de M. T. Bélair, actuellement curé des Cèdres, et aujourd'hui par le Rev. N. Clément, est très prospère.

L'année suivante, 1867, St Polycarpe eut son couvent. M. A. Flavien Cholet, alors curé, décédé le 12 avril 1872, fit appel aux Sœurs de Ste. Anne, qui s'empressèrent de s'y rendre, et ne reculèrent pas devant les sacrifices que nécessitait une semblable entreprise.

Le nombre des élèves augmentant de jour en jour, bientôt le couvent ne fut plus assez grand, c'est pourquoi une nouvelle maison de 76x42 pieds avec un excédant pour une chapelle a été construite. Sous la direction de la R. S. M. Mathilde, les résultats sont des plus satisfaisants.

En 1868, on ouvrit la maison de Ste. Marie, rivière Frazer, C. A. Celle de Hemmingford est maintenant fermée.

Vers 1870, ce fut au tour de la ville St. Henri (Tanneries des Rollands).

Au nombre des plus anciens habitants qui s'établirent audessus et au-dessous du village de Lachine en 1671, nous remarquons entr'autres, François Lenoir-dit-Rolland, qui épousa au mois de décembre 1672, la fille d'un officier de la maison du Roi, Marie-Magdeline Charbonnier. Ce François Lenoir-dit-Rolland, ne à Moras, aujourd'hui du département de la Drôme est l'auteur des premières familles qui subsistent encore à Montréal.

Lérection canonique de la paroisse de St. Henri, date de 1867. Elle fut desservit pendant les huit premiè-

res années, par le Rev. P. Larcille Lapierre. C'est grâce à son zèle puissamment aidé par l'évêché de Montréal et par le concours des citoyens, qu'il a pu doter cette jeune ville, d'une belle église, et d'un couvent.

A l'arrivée de la R. S. Marie Hermand Joseph, directrice, et de ses compagnes, grande fut l'expression sincère de l'estime publique, pour les Sœurs de Ste. Anne qui avaient accepter avec la plus grande joie, cette nouvelle portion de la vigne du Seigneur.

Le couvent construit en briques, est un vaste édifice a trois étages avec rez-de-chaussée et mansardes ; occupant un des plus beaux sites de la ville; avec cour et jardin, le tout agréablement accidenté et offrant aux 130 pensionnaires et aux 500 externes, avec un air sain, de charmantes promenades pour les recréations.

La bâtisse mesurant 120x60 pieds, a coûté aux religieuses, 12,000 piastres. Elle a été considérablement agrandie, par la municipalité scolaire, d'une allonge de 60x30 pieds. Présentement, la R. S. Marie de l'Ange Gardien, et 21 religieuses, y donnent une éducation marquée au coin de la religion et du bon ton.

Le pensionnat de St. Rémi, fut fondé en 1871. Ce grain de sénevé ne tarda pas a porter sa semence. Là, sous la direction de Sœur M. Aurélie de Jésus, neuf religieuses instruisent près de 250 jeunes filles.

En 1872 une nouvelle maison fut onverte à Oswego, St Louis, E. U.

UNE BELLE VIE ET UNE BELLE MORT.

Le 28 juillet 1872, le Canada a vu s'éteindre une bien noble existence, et la communauté des Sœurs de Ste. Anne, une femme véritablement forte et vertueuse dans la personne de Sœur M. Jeanne de Chantal, dite Angèle Giroux, alors Supérieure-Générale.

Le bruit ne s'est point fait autour de son nom, mais sa mémoire est restée en bénédiction auprès des personnes qui l'ont connue. Elle a passé en faisant le bien, et sa vie modeste, ne souffre d'autre éloge, que le simple récit de ses vertus et de ses œuvres.

Guidée par ses bons parents, Marie-Angèle entra fort jeune dans cette maison, où elle puisa ce caractère de piété solide et éclairée qui la distinguait. L'époque étant venu de penser sérieusement à l'avenir elle désira ardemment se sacrifier pour Dieu. Sous l'empire de cette pensée du sacrifice, conduite sans doute par la main invisible de la Providence, elle rencontra pour aider ses généreuses aspirations, tous les égards et l'encouragement des Sœurs de Ste. Anne.

Durant le temps de son noviciat, Marie-Angèle fut, une vierge docile ; elle aimait tendrement la maison du bon Dieu, puis ses compagnes, avec qui elle devait partager ses joies et ses épreuves.

Lorsqu'en 1860, elle fut élue supérieure-générale, elle put, avec la pratique des grandes choses, déployer les riches qualités dont le ciel l'avait douée. Elle ne ménagea ni son travail, ni ses veilles, ni sa santé, ni sa vie.

Pendant douze années consécutives, qu'elle s'exerça dans ce magnifique apostolat, toutes étaient pénétreés de

vénération et d'estime, pour sa parfaite égalité et son élévation de vues.

" Oh que j'aime nous raconte l'une de ses anciennes élèves, à me rappeler ces beaux jours d'enfance, où Sœur Marie-Jeanne de Chantal, nous chantait les cantiques du bon Dieu, ou nous exerçait à répéter des drames enfantins, ponr la fête de nos bienfaiteurs, ou nous racontait quelque trait édifiant de la vie des saints, et développait dans nos coeurs par le souvenir des bontés de Sainte-Anne, les germes de la piété. Nous l'écoutions avec bonheur, nos coeurs étaient à l'aise, nos âmes étaient heureuses; elles respiraient la paix."

" Mon Dieu, ces jours ont passé bien vite! Son amour est gravé bien profondément dans notre coeur."

C'est peu de temps après son retour des missions de la Colombie Anglaise, que la R. S. Marie-Jeanne de Chantal, fut frappée d'une maladie de poitrine qui devait la faire longtemps souffrir sans cependant lui faire négliger aucun de ses devoirs, sans ralentir son zèle en aucune manière. Au milieu d'un grand courage et d'une résignation qui témoignaient d'une haute vertu, la maladie suivit son cours pendant plusieurs années, et lorsque pour la dernière fois, le Dieu de toutes consolations reposa dans son coeur, elle appela ses compagnes. leur demanda pardon et leur recommanda l'obéissance à celle qui prendrait sa place ; bientôt après elle s'affaissa et entrant dans une douce agonie, elle rendit son âme à son créateur.

Les obsèques se firent avec simplicité, mais il régnait un parfum de piété qui n'était pas ordinaire; on assistait au triomphe d'une prédestinée. Elle n'était agée que de 37 ans, dont 23 et six mois en religion.

Messire J. M. Aristide Brien, chapelain de la communauté, de 1871 à 1875, avait su lui-même apprécier les exemples héroïques de vertu qu'elle à légués à sa famille religieuse, puisqu'il disait un jour aux Sœurs: " La mort de celle que vous pleurez a sans doute un côté bien affligeant. Je dois cependant rappeler à votre souvenir la bonté et la douceur qu'elle a su allier à beaucoup de fermeté pour le bien. J'ai la ferme persuasion, quelle s'est endormie du sommeil des justes. Sa mort n'a été qu'un heureux échange d'une vie de souffrances pour celle d'un bonheur inaltérable."

Cette perte sérieuse pour la communauté ne fut pas la seule quelle eut à supporter. Voici les noms des Religieuses que la mort a moissonnées depuis la fondation et dont le souvenir est cher à la population du Canada.

NECROLOGE.

Noms.	Ages.	Ans.	Ms.	Jrs.	Decédées.
		EN RELIGION			
Sr M.Lumena,dite Vitaline Desrochers	22	1	8	21	6août 1856
Sr M. de la Conception, dite Julienne Ladouceur	23	8	3	12	25dec 1856
Sr M. Antoine,dite Marguerite Ladouceur	24	4	9	6	29mai 1857
Sr M.Vincent,dite Irmine Archambault	21	2	7	22	7juillet "
Sr M. des 7 Douleurs, dite Ephise Moreau	28	7	6	18	21mars 1858
Sr M.Agnès,dite Elmire Dugas	21	4	1	26	11janv 1859
Sr M. François de Sales, dite Mélanie Dodelin	48	13	0	5	13août 1862
Sr M. Marguerite, dite Elodie Derome	20	2	0	17	1oct 1862
Sr M. Emêrantienne, dite Mary Farmer	26	5	8	19	2fev 1864
Sr Elizabeth, dite Catherine Scully	27	9	0	22	29juil 1864
Sr M. Gertrude, dite Domitille Desrochers	20	3	4	14	9dec 1865
SrM.de l'Ange Gard,dite Caroline Lamarche	28	11	10	20	26fev 1866
Sr M. du Calvaire, dite M. Louise Trudeau	23	6	1	15	15janv 1867

Nom.	Ages.	Ans.	Ms.	Jrs.	Decédées.
		EN RELIGION.			
Sr M. Véronique, dite Léocadie Brassard	26	8	7	9	9mars 1869
Sr M. Alphonse, dite Catherine Befard	41	18	11	3	23avril 1869
Sr M. Agnès, dite Mathilde Dugas	26	10	1	22	17sept 1869
Sr M. Catherine de S., dite Sarah Tucker	23	7	0	27	1mai 1870
Sr M. Florentine, dite Josephine Perrault	30	13	8	13	14mai 1870
Sr M. de l'Enf. Jésus, dite Ursule Lamarche	44	16	10	22	7dec 1870
Sr M. Marg. du S. C. dite Hélène Kelly	27	3	3	27	7janv 1871
Sr M. Anne de Jesus, dite Elisa Duperrault	27	6	2	10	29mars 1871
Sr M. du Bon Pasteur, dite Mary Handly	26	10	1	0	30août 1871
Sr M. Léonide, dite Julienne Bourque	26	11	2	11	17oct 1871
Sr M. Léocadie, dite Julie Godet	29	12	7	1	26fev 1872
Sr M. Jeanne de Chant, dite Angèle Giroux	37	23	4	23	28juil 1872
Sr M. Félicité, dite Agnès Coupal	19	2	11	24	11août 1873
Sr M. Alphonsine, dite Elisabeth Forest	38	17	7	21	4sept 1873
Sr M. Liguori, dite Irmine Giroux	43	24	6	28	3nov 1873
Sr M. Elise, dite Délima Tibodeault	21	2	7	26	27mai 1874

Nom.	Ages.	Ans.	Ms.	Jrs.	Decédées.
		EN RELIGION.			
Sr M. Alexis, dite Justine Beaudry	29	12	6	29	10août 1874
Sr M. Gertrude, dite Azilda Boucher	29	9	6	25	6mars 1875
Sr M. Romuald, dite Elodie Fontaine	35	16	2	10	14mars 1875
Sr M. Véronique du C., dite Hermine Racette	21	4	8	9	11juin 1875
Sr M. Azarie, dite Ozine Dugas	20	2	0	28	7oct 1875
Sr M. Pélagie, dite Hermine des Princes	22	2	3	10	18dec 1875
Sr M. Seraphie, dite Stéphanie Fontaine	27	8	8	5	24mai 1876
Sr M. Germaine, dite Albina Payement	33	10	10	29	14juil 1876
Sr M, Albertine, dite Mary Malboeuf	23	5	9	0	10sept 1876
Sr M. des 7 Douleurs, dite Angéle Mainville	33	15	1	17	5oct 1876
Sr M. Candide, dite Martine Coupal	25	9	11	14	21août 1877
Sr M. Jeanne de Jesus, Mathilde Villemaire	28	11	5	5	20janv 1878
Sr M. Clotilde, dite Délima Giroux	27	9	4	28	5fev 1878
Sr M. Cécile, dite Cléophée St. Denis	36	20	2	7	30sept 1878
Sr M. Azarie, dite Marie Rainville	24	3	0	17	25sept 1878
Sr M. Bernardin de Sienne, dite Bridget Donegan	22	5	3	17	25dec 1878

Nom.	Ages.	Ans.	Ms.	Jrs.	Decédées.
		EN RELIGION.			
Sr M. Amédée, dite Hélène Normandin	19	1	5	20	7janv 1879
Sr M. Eustelle, dite Justine Rivest	19	1	9	26	4juil 1879
Sr M. Pierre, dite Philomène Duprat	31	6	5	16	24juin 1880
Sr M. Ladislas, dite Célina Ladouceur	26	6	2	6	14nov 1880
Sr M. Alphonsine, dite Justine Granger	26	6	5	12	20fev 1881
Sr. M. Valerie, dite Olivine Poissant	24	7	5	25	3mars 1881
Sr M. Salomé, dite Anna Grégoire	22	2	0	25	25sept 1881
Sr M. Wilfrid, dite M. Joséphine Lafleur	25	5	9	7	2jan 1882
Sr M. Bernard, dite Louise Desrochers	50	27	2	22	19mai 1882
Sr M. de la Croix, dite Céligne Perrault	37	21	10	3	29mai 1882
Sr M. Eléonore, dite Mary Ann Dignen	27	9	1	8	16oct 1882
Sr M. des 7 Douleurs, dite D. Adéle Bisson	30	6	1	17	25oct 1882
Sr M Clémentine, dite Alix Mireault	30	5	1	27	5nov 1882
Sr M. Ferdinand, dite M Valérie Daignault	31	4	2	1	9nov 1882
Sr M. Philippe de Neri, dite Léonide Racette	30	14	2	7	15nov 1882
Sr M. Gertrude, dite Sarah Conway	25	8	7	9	17avril 1883

Nom.	Ages.	Ans.	Ms.	Jrs.	Decédées.
		EN RELIGION.			
Sr M. Madeline de Pazzi, Mary O'Driscoll	43	14	4	10	20oct 1883
Sr M. Ignace, dite Nathalie Précourt	59	32	6	6	20fev 1884
Sr M. Onésime, dite Elisabeth Preville	27	8	3	12	9nov 1884
Sr M. Mélasippe, dite Honorine Robert	20	3	4	0	9janv 1885
Sr M. Winefrid, dite Bridget O'Regan	40	15	8	0	21avril 1885
Sr M. Olympe, dite Mathilda St. Julien	23	7	10	21	29juin 1885
Sr M. Fréderic, dite Emma Catudal	27	10	10	2	10juillet "
Sr M. Adalbert, dite M Claudia Sylvestre	22	5	11	25	3sept 1885
Sr M. Méderic, dite M. Emélie Payette	27	5	4	23	11janv 1886

NOUVELLES RÈGLES. LA STATUE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

——:o:——

A la R. S. Marie-Jeanne de Chantal, succéda la R.S. Marie Eulalie, née Dommitille Richard, pour le gouvernement de l'Institut. Pendant six ans, de 1872 à 1878- elle dirigea la communauté avec prudence et dignité; l'amour du vrai et du beau lui donnait en quelque sorte, des ailes pour voler partout, où elle devait exécuter ponctuellement ce que son dévouement lui commandait.

Une circonstance bien édifiante que nous ne croyons pas d'érober à nos lecteurs, c'est qu'à l'occasion de cette grande élection, Mgr. Bourget convoqua un chapitre général, qu'il présida en personne. Il voulut bien demeurer pendant près de trois semaines dans la communauté; il donna alors de nouvelles règles, qui furent imprimées et distribuées à chacune des religieuses : ce qui ne s'était pas encore fait. Elles donnèrent les plus consolants résultats !

L'année suivante, 1873, la Maison-mère à Lachine fut sérieusement éprouvée. Nos lecteurs se rappellent encore de la terrible tempête du premier septembre qui bouleversa le sol du Canada en différents endroits. Le vent soufflait avec fureur, il tombait une pluie torrentielle et à toute minute on entendait rouler les éclats du tonnerre.

La maison des Sœurs de Ste. Anne, paya un large tribut à l'élément destructeur. Qui n'a pas éprouvé un véritable chagrin en voyait disparaître, du sommet du clocher du Pensionnat, la statue de l'Immaculeé Con-

ception de la B. V. M., qui de la couverture tomba dans le parterre, plus ou moins mutilée.

On déplora ce malheur inattendu, les dommages furent réparés, et l'on décida que l'image de cette bonne mère, l'aurore des intelligences et des cœurs ne devait plus être replacée sur le toit du couvent, site qui pourtant lui convenait si bien.

——:o:——

SUITE DES FONDATIONS. DIVERS.

St. Cuthbert, jolie paroisse du comté de Berthier, possède aussi un couvent des Sœurs de Ste. Anne. Ce village, situé à 59 milles de Montréal, tient son nom de James Cuthbert, émigré anglais, qui fit l'acquisition de la seigneurie de Berthier, après la conquête. Bien que protestant, ce généreux citoyen, fonda pour ainsi dire en 1766, cette localité, en donnant, pour y bâtir une église catholique, soixante arpents de terre, outre deux cloches et un tableau de St. Cuthbert, à la seule condition que la nouvelle paroisse porterait son nom.

Le pensionnat des Sœurs de Ste. Anne, fut ouvert en 1874, dans l'établissement légué pour les fins de l'éducation par le regretté M. Antoine Fiset, ancien curé, dont le plus grand bonheur fut d'avoir semé de bienfaits la longue carrière sacerdotale qu'il a parcourue.

Cette première bâtisse peu proportionné pour un pensionnat, et très vieille du reste, a été remplacée par une magnifique construction. Le nouveau couvent a été élevé, grâce aux efforts et à la générosité du Rev. André Brien, pasteur depuis 1864.

Il a été construit d'après des plans préparés par M Aristide Brien, son frère, chapelain des Sœurs de Miséricorde à Montréal. Au dévouement nécessaire pour remplir efficacement ses délicates fonctions, ce prêtre zélé possède des connaissances sur l'architecture qui sont très avantageuses aux maisons religieuses.

Le couvent est en pierre à quatre étages. Il est surmonté d'une jolie tour avec horloge, ornements, etc. Rien n'a été épargné pour sa solidité et son comfort. Il renferme les améliorations les plus modernes, et a coûté au moins 10,000 piastres. Sous la direction de la R. S. Marie Adrienne et ses compagnes, il donne la plus entière satisfaction.

En 1876, le Rév. Michel Charron, curé de la paroisse de St. Esprit, de l'Assomption, et les contribuables. recevaient les Sœurs de Ste. Anne, pour y ouvrir une académie qui prospère bien. Vers la même époque s'ouvraient l'Hôpital St. Joseph, à Victoria, C. A., ainsi que la mission de William's Lake, où travaillent grand nombre de mineurs, ces pauvres hommes qui subissent à la lettre l'arrêt divin porté contre Adam pécheur.

Pour affermir et développer le bienfait de l'éducation chez les jeunes filles de ces pays de montagnes, les religieuses gardent auprès d'elles, celles qui montrent le plus de disposition à la vertu, afin qu'elles s'appliquent aux exercices de la piété et s'accoutument plus aisément au travail et à la manière de bien vivre. Plusieurs suivent déjà les observances de la maison, et contribuent efficacement par leurs bons exemples à aider les missionnaires à la formation des autres.

Il y a paix et bonheur dans tout ce qui les environne. La vie dépend si souvent du cadre où elle est enchâssée.

On abandonna, en 1877, la maison de St. Venant, des cantons de l'Est, parce qu'elle n'offrait plus assez d'occupation, mais, l'on créa celle de Nanaïmo, C. A.

Le récit suivant de la R. S. Marie de la Croix, alors dans l'ile Vancouver, à la R. Mère-Générale, à Lachine, et que nous trouvons dans les annales de la Propagation de la Foi. offrira sur cette mission, une image touchante du dévouement des Sœurs de Ste. Anne.

J. M. J. A.

COUVENT DE STE. ANNE,
NANAIMO, COL. A., 11 SEPT 1877.

Bien aimée Mère et Chères Sœurs,

" J'ai le cœur tellement rempli de bons sentiments pour vous, que je ne puis m'empêcher, malgré mes occupations qui s'accumulent tous les jours, de venir vous donner quelques signes de cette amitié que je vous conserve toujours entière, au fond de notre petite mission de Nanaïmo.

" Nous voici encore revenues, ma compagne et moi, à nos travaux des mois de mai et juin derniers .....Il nous en coûtait un peu de revenir seules, sans prêtre, [le R. P. Lemmens, étant alors en retraite à Victoria], par conséquent sans messe pour huit jours; mais pour relever notre courage, le bon Dieu à daigné nous envoyer une grande consolation. Nous étions arrivées depuis quelques jours seulement et à la veille de prendre une

bonne soupe dont une dame charitable voulait nous régaler, quand un sauvage, le chef des Komosk, se présente et nous dit: "Mon fils, agé d'une vingtaine d'années, vient d'être écrasé par une énorme boîte qui contenait du charbon an sortir des puits, Il n'est pas baptisé." J'irai, lui répondis-je. "Oh! oui, viens vite, car je suis bien malheureux."

"Il était six heures et demie du soir, lorsque nous partîmes, ma Sr. M. Eléonore et moi, accompagnées de notre guide. A sept heures nous arrivâmes dans la cabane du chef. Le pauvre malade était tout brisé; mais il parlait, et avait sa pleine connaissance. Il désirait le baptême avec ardeur. Après lui avoir expliqué les principaux mystères de la foi et fait faire quelques actes en chinook, je lui mis une chandelle à la main et le baptisai. Oh! ma mère, je n'oublierai jamais la belle figure qu'il avait, quand l'eau qui devait laver son âme a coulé sur son front.....Qu'il était donc heureux, ce pauvre sauvage!.....Après l'avoir encouragé, nous partîmes précédées encore d'un guide. De retour au couvent, je cherchai un crucifix que j'envoyai au nouveau baptisé, afin qu'il le baisât au plus fort de ses souffrances. "J'appris plus tard qu'il avait été fidèle à ma recommandation. Le lendemain, à cinq heures et demie, P. M. nous retournâmes le voir, car nous n'avions pas reçu de ses nouvelles. Nous trouvâmes nombre d'Indiens en dehors du camp qui jonglaient. J'appris de suite que notre jeune homme était mort à sept heures dans la matinée. Oh! comme j'avais le cœur joyeux. Je ne savais comment prouver ma reconnaissance à Notre

Seigneur pour la grâce insigne qu'il m'avait faite de baptiser ce pauvre indien. Oh ! disais-je, je quitterais vingt fois mon pays et je passerais quatorze ans encore en mission pour le remercier d'une telle faveur et en obtenir encore une semblable. J'avais le cœur à bien dormir ce soir-là, je vous assure, ma bonne Mère-Mais aussi, j'attribuais la meilleure partie de cette grande grâce à quelques bonnes âmes qui prient pour les infidèles."

La terre, qui a des abîmes pour engloutir, a donc aussi des chemins pour sauver.

Le crucifix qui aida ce jeune homme à bien mourir, aida aussi sa famille à supporter cette grande douleur. A ce pauvre mourant, il annonça l'heure de la délivrance et du triomphe ; à ses proches il inspira des pensées d'espoir et de miséricorde.

Arbre divin, que de liens mortels se brisent pour être renoués dans la patrie des amours célestes.

Ainsi continuez, ô pieuses et courageuses sœurs de la Colombie, allez dire aux malheureux que Dieu n'abandonne pas ses enfants. Montrez à tous ceux qui n'ont pas encore compris ce que peut un cœur dévoué quand il a été touché d'en haut.

Déjà neuf religieuses de la communauté de Ste. Anne sont décédées dans la Colombie Anglaise. Ce sont les Sœurs M. des Sept Douleurs, née Angèle Mainville, Marie Emérantienne, née M. Farmer, Marie Alphonse, née Catherine Befard, Marie Catherine de Sienne, née Sarah Tucker, Marie Anne de Jésus, née Eliz. Duperreault, Marie Romuald, née Elodie Fontaine, Marie de la Croix, née Céligne Perreault, Marie Elénore, née M. Ann

Dignen, Marie Winnifrid, née Bridget O'Regan. Elles sont euterrées dans un endroit retiré du couvent à Victoria. D'humbles petites croix avec noms, etc., et inclinées sur les fosses de chacunes, attestent ça et là des souvenirs pieux, suprême résistance de la vie réfugiée dans le souvenir.

En 1878, la R. S. Marie Anastasie, née Modeste Lesage, fut élue supérieure-générale. La communauté se félicita de ce choix ; car elle savait que cette élection serait avantageuse à l'Institut. Cette espérance ne fut pas déçue ; sous son gouvernement, plusieurs missions ont été fondées. Ses efforts et ses travaux sont fort appréciés par ses concitoyens, et dans l'enceinte de la communauté, témoin de sa laborieuse existence.

Madame la Supérieure Marie Anastasie arrive justement des missions les plus éloignées de sa société. Elle jouit d'une excellente santé, quoique fatiguée par ce long voyage. Elle rapporte des nouvelles très encourageantes sur ses compagnes et leurs travaux dans la Colombie.

La paroisse Ste. Cunégonde, de Montréal, compte aujourd'hui une population de 8,000 âmes. Elle a été incorporée comme municipalité en 1876. Dans cette localité naissante, où tant de choses étaient à faire, plus d'un se serait découragé à la vue des obstacles qui se dressaient souvent sur le chemin. Mais M. Alphonse Séguin, curé actuel, se mit bravement à l'œuvre et le succès a justifié pleinement son zèle et ses travaux.

Ste. Cunégonde possède maintenant une magnifique église, presque terminée, et un beau couvent, considérablement augmenté depuis trois ans, par les Sœurs de

Ste. Anne et la municipalité scolaire. Cette académie construite en brique, a de très vastes dimensions; elle est d'une architecture simple et agréable.

La R. S. Marie Pacifique, directrice actuelle, dont le dévouement est aussi infatigable que la charité est inépuisable, a fondé cette maison en 1879. Par sa sage administration, et l'aide de ses compagnes, le nouveau couvent augmenta rapidement. Douze religieuses enseignent a plus de 500 élèves, dont plus de 100 sont pensionnaires.

Toujours avide de faire du bien parmi ia jeunesse, même en pays étrangers et non encore civilisés, les Soeurs de Ste Anne, ouvrirent d'abord en 1880, une mission à Kamloops, C. A., ou comme partont ailleurs, l'Eglise catholique a fait des progrès étonnants. La popularité des soeurs est extraordinaire. Les missions sont bien établies et avancent avec ordre et simplicité.

La seconde mission s'ourvit à Cohœs, N. Y., E. U.

A côté de la dissolution qui entraîne le protestantisme à sa ruine, quel tableau superbe nous offre l'Eglise catholique aux Etats-Unis, malgré les sujets d'alarmes qu'elle peut avoir. Il est consolant de voir les missionnaires, empressés d'élever partout en l'honneur de Dieu, des collèges, des hôpitaux et des couvents, pour dissiper l'ignorance et soulager les misères humaines.

La jeunesse est une fleur difficile à conserver sous un climat hétérogène, a moins qu'une main habile sache cultiver le terrain où elle doit grandir. Il ne faut pas laisser prendre un mauvais pli à l'arbre lorsqu'il est jeune, car en grandissant, il se courbera d'avantage, et le moindre vent le détruira de son souffle.

Il faut laisser à la fleur sa rosée, ne jamais lui dérober son soleil. C'est ce que comprennent les Sœurs de Ste. Anne qui dirigent depuis 1880, deux maisons dans l'état de New-York et trois autres dans celui du Massachusett.

Par les bons conseils et la libéralité du Rev. L. M. Dugast, la R. S. Marie Joséphine, fonda l'académie de Cohoes. Messire Dugast est un Canadien plein de bonne volonté et d'une grande sympathie pour ses compatriotes, émigrés sous le drapeau constellé de la république Américaine. Il n'a cessé d'en donner les plus belles preuves depuis quelques années. Né le 20 mai 1845, à St. Jacques l'Achigan, il fut ordonné à Montréal le 22 novembre 1868. Nommé vicaire à Hochelaga, il y résida jusqu'en 1872, en compagnie de M. James Lonergan, premier pasteur, alors qu'il partit pour Albany, N. Y., où il desservit la congrégation des Canadiens. En 1874, M. L. M. Dugast revint au Canada et fut nommé curé d'Hochelaga, où il fit commencer l'église actuelle. Il retourna aux Etats-Unis, en 1879, et prit charge des âmes de la congrégation Canadienne de Cohoes, N. Y., ayant pour assistant, le Rev. P. O. Renaud, autrefois du collège de Terrebonne, qui s'occupe du saint ministère avec beaucoup de zèle.

Le couvent des Sœurs de Ste. Anne, situé sur la rue Lancaster, à Cohoes, est grand et très convenable. Il est à trois étages avec soubassement et toit français. Ses dimensions sont de 60x45 pieds sur un terrain de 100x80 pieds. Sous la direction de la R. S. Ambroise de Jésus, dix religieuses instruisent au moins 700 élèves. Les succès

déjà obtenus sont très consolants. Les bienfaiteurs et bienfaitrices de la maison des sœurs, sont : les RR. MM. Dugast et Renaud, MM. J. L. Archambeault et Boudrias, médecins; Brault, Craig, Cartier, La famille Woods de Troy, Mesdames Hudon, Latrémouille, Lavallée, Meunier, Dlles Driscoll et Moquin.

Les couvents de Southbridge et Worcester, Mass., fondés en 1881, sont très florissants. A Worcester, l'académie Notre-Dame des Canadiens sous la direction spirituelle de M. Brouillet, ne contient pas moins de 900 écolières, qui poursuivent les mêmes études que dans les grands pensionnats du Canada.

En 1881, le Canada perdait l'un de ses prêtres dévoués, et les Sœurs de Ste. Anne, un bienfaiteur, qui depuis quelques années, s'était consacré aux progrès de leur œuvre.

L'homme charitable dont nous voulons parler ici, M. Jos. Nar. Trudel, né à Boucherville, le 27 avril 1804, avait été ordonné le 23 décembre 1826. En 1833, il fut nommé curé de St. Isidore, de Laprairie. C'était un homme de foi et d'œuvres. Il se montra toujours l'ami devoué de l'éducation et de la jeunesse. Son cœur était ouvert à tous les sentiments généreux ; il payait de sa personne et de sa bourse toutes les fois que, pour des fins de charité ou de religion, on demandait le concours des bonnes âmes.

En remettant l'administration de sa paroisse à l'évêque de Montréal, vers 1875, M. Trudel se retira chez les Sœurs de Ste. Anne, à Lachine, où il ne cessa, malgré son grand âge, et la cécité qui l'affligeait, de

donner les marques de la plus entière soumission à la volonté divine.

M. Trudel mourut le 19 mai 1881. Dieu récompensait la belle conduite de sa vie, en permettant que sa mémoire resta sans reproche.

En 1883, la paroisse de Ste. Anne des Plaines, comté de Terrebonne, eut son couvent. Enfin en 1885, trois autres académies furent créés. La première à Webster, Mass., ou le Rev. Arsène Achille Landry, alors pasteur, mais ruiné par les missions de la Floride, mourut avant d'avoir eu la consolation de recevoir les Sœurs de Ste. Anne. C'est le Rev. Hermas-Oswald Landry, qui, en succédant à son frère comme pasteur des Canadiens de Webster, devint directeur de la mission des Sœurs de Ste. Anne.

Le second établissement fut fondé à St. Felix de Valois, de Joliette, où le Rev. M. Archambeault se dévoua sérieusement aux succès de l'entreprise des Soeurs de Ste. Anne. Il affecta personnellement à cette œuvre, une somme de trois mille piastres. Le couvent est une spacieuse maison de 70x40 pieds, à trois étages, et disposé de manière à recevoir beaucoup d'élèves. Les Sœurs y augurent déjà de bons succès.

La maison de Troy, N. Y., qni a été fondé par la R. S. Marie Perpétue, au mois de septembre 1885, est appelé a faire beaucoup de bien. Sous les soins empressés du Rev. M. Charette, directeur des Sœurs de Ste. Anne, plus de cent élèves externes fréquentent les classes dn nouvel établissement.

EPILOGUE.

Quand on contemple l'Institut des Sœurs de Ste. Anne, et ses nombreuses fondations, on ne peux s'imaginer combien il a fallu de travail, d'intelligence et de dévouement, de sacrifices cachés pour produire tout cela. Qui aurait pu croire que dans l'espace de trente-huit ans, cette maison se développerait si merveilleusement ?

Il n'y a que la confiance en Dieu et la protection du ciel qui puissent donner à des jeunes filles dont la générosité ne devrait jamais s'oublier, une énergie et une force de volonté qu'on ne rencontre même pas souvent chez les hommes.

On a comparé cet établissement a un arbre plein de sève et de vigueur : cette comparaison est pleine de justesse. Petit comme un grain de sable dès ses commencements, il a grandi comme l'arbre de l'évangile, et a poussé des branches nombreuses chargées des fruits les plus beaux.

Et maintenant, nous abandonnons ce petit livre entre les mains de la Providence : nous nous croirons parfaitement récompensé du travail qu'il nous a coûté, si Dieu veut bien s'en servir comme d'un moyen pour porter partout l'amour de la vertu et l'admiration pour la maison des Sœurs de Ste. Anne, qui charme et entraîne tous ceux qui ont l'avantage de la connaître.

MESSIRE PAUL LOUP ARCHAMBEAULT.

Nous avons cru devoir terminer cet opuscule par quelques notes biographiques, sur ce prêtre vénérable, l'une des gloires du clergé canadien.

Messire P. L. Archambeault, naquit à la Rivière des Prairies, Canada, le 29 septembre 1787, du mariage de J. B. Archambeault et de Angèle Hachin. Il vint au monde, le jour de la fête de Saint Michel, patron de l'église de Vaudreuil, que l'on construisait en cette même année.

Vers l'âge de douze ans, il entra au collége de Montréal, Institution qui nous rappelle tant d'hommes qui, dans le clergé, dans la littérature, dans l'éloquence, dans la marine, dans les arts et métiers, dans l'agriculture et le commerce ont paru avec tant d'éclat. Il fit dans cette maison, son cours complet d'études, avec ce succès et cette distinction que donnent l'application, et la solidité du jugement ; puis il suivit l'attrait qui le portrait à l'étât éclésiastique. Il se prépara donc par une étude solide de la théologie et la pratique des plus belles vertus.

Ordonné prêtre, le 18 octobre 1812. il occupa pendant un an, la charge de vicaire, dans la paroisse de Soulanges, et se retira pour devenir directeur du collége de Nicolet.

Dans l'automne de 1813, M. Cadieux fut ainsi remplacé par M. P. L. Archambeault, qui se signala par la vigilance qu'il déploya avec la jeunesse dont il était chargé. Craignant que l'homme ennemi ne vint jeter, pendant la nuit de mauvaises semences dans le champ du père de famille, il veillait sans cesse à ce que la discipline et les

bonnes moeurs de la communauté ne perdissent rien de leur vigueur et de leur pureté. Mgr. Plessis dont le nom brillera à jamais d'un si vif éclat, et qui savait si bien distinguer son monde, lui reconnaissait beaucoup d'habilité pour la direction, comme l'attestent encore plusieurs de ses lettres à M. Jean Raimbault, archi-prêtre français, mort en 1841, âgé de 71 ans, après avoir été curé de Nicolet et supérieur du séminaire, pendant l'espace de trente-cinq ans.

En 1816, M. P. L. Archambeault, fut appelé à la cure de St. Michel de Vaudreuil. Le jeune soldat de la milice sacré avait fait ses premières armes avec succès. Aussi lui confia-t-on avec assurance ce surcroit de travaux et de soucis qui demande tant d'activité et de courage.

Le ciel semblait le diriger de ce côté dans le secret de sa sagesse, pour faire passer par ses mains les oeuvres qui devait couronner sa vie. Pendant quarante un ans et cinq mois, il s'est acquitté des devoirs de sa charge avec un zèle imfatigable et une inaltérable douceur. Tout ce qui était grand, hardi même, tout ce qui exigeait une dose extraordinaire de sacrifice personnel, exerçait sur lui une irrésistible fascination. La charité trouva en lui un apôtre fervent ! Par lui, les oeuvres spirituelles furent multipliés !

Aucun pauvre ne s'est jamais retiré d'auprès de lui sans en rapporter une aumône, où le bienfait plus précieux encore de ses consolantes paroles. Dans des temps de disette, on là vu établir daus les parties les plus éloignées et les plus pauvres de sa paroisse, des maisons de secours où il consacrait presque tout son revenu à

nourrir les indigents, ne s'accordant à lui-même que le strict nécessaire.

Il employa une large partie de ses revenus à l'éducation de la jeunesse, et se montra profond connaisseur de l'enfance ; de ses aspirations, de ses qualités, de ses imperfections surtout. Il fit construire et entretint pendant plusieurs années à ses propres frais, une académie considérable, et fonda en 1848, la Communauté des Filles de Ste. Anne. La pensée de fonder ce grand établissement catholique, l'enthousiasma, et il n'eut plus de repos ni trève, tant qu'il n'en vit les premiers succès. Aussi les bonnes Soeurs de cet Institut n'oublieront jamais, outre les bienfaits qu'elles lui doivent; les vertus vraiment patriarchales qu'elles ont eu si souvent l'occasion d'admirer en lui.

Sa taille avantageuse, sa démarche imposante, sa physionomie si pleine de bienveillance et de sérenité, ou l'intelligence et le coeur trouvaient également l'expression la plus digne et la plus belle ; tout se présentait chez lui avec un cachet particulier de noblesse.

Toujours attentif à maintenir la foi et les moeurs dans toute leur pureté, M. P. L. Archambeault ne laissait échapper aucune occasion de ranimer la piété dans les cœurs. Il faisait une guerre au vice avec une persistance, qui lui répondait toujours du succès. Il mettait principalement en usage tous les moyens que sa tendre sollicitude lui suggérait pour d'étruire l'ivrognerie et tout le cortége des vices qui en est la suite.

Le bien qne M. P. L. Archambeault a fait dans la paroisse de Vaudreuil est resté après lui, ses travaux ont

produit et ne cessent de donner encore des fruits abondants, qui s'étendent au pays entier.

Il fut un prêtre dévoué, et jusqu'a son dernier soupir aussi actif que laborieux.

Ses travaux et son zèle lui avait mérité depuis longtemps la confiance du vénérable évêque de Montréal qui l'avait honoré le 21 janvier 1841, du titre de Vicaire-Général et de Chanoine honoraire de sa cathédrale. C'est au beau milieu de toutes ces saintes occupations que s'est écoulée cette vie si pure et si pacifique.

Cependant, pour qu'il ne manquât rien à sa parfaite sanctification, Dieu voulut le faire passer, pendant les deux dernières années de sa vie par le creuset de quelques tribulations. A ces persécutions injustes, succéda la souffrance du corps; ce fut une cruelle maladie, qui pendant de longs mois acheva de purifier la victime.

Qu'il était touchant de voir les fidèles de sa paroisse et des environs tenir sa chambre assiégée et le jour et la nuit; afin de contempler cette figure si calme dans les souffrances, et lui prodiguer les soins de la tendresse filiale. Impossible de se rappeler sans le plus profond attendrissement l'angélique douceur, l'inépuisable patience de ce cerveau autrefois si puissant, alors que pas un mouvement ne lui était permis et qu'il souffrait un martyre de chaque minute dans son corps et dans son âme. Lui, l'activité même, était condamné à l'inaction la plus absolue, et à ces souffrances morales qui tuent les organisations les plus robustes.

Les soins les plus habiles ne devaient rendre à ce Titan brisé, les forces et la vie que lui avait prise le

douloureux enfantement de tant de belles œuvres. Et qu'avait-il mis à la base de cet édifice de bonnes actions ? La chose du monde qui produit le moins à notre époque dégoisme, et de froid calcul, la bonté, surtout entée sur l'indomptable énergie qui est le propre de tout ce que fait le catholicisme, l'unique dompteur des caprices du temps, parce qu'il ne travaille que pour l'éternité.

Dieu ouvrit donc le lieu de rafraichissement,, et de paix à cette âme d'élite, qui se détacha de son corps, le 20 février 1858.

C'était un grand coeur qui cessait de battre ! Une bouche d'or qui venait de se fermer ; un vaillant champion de la foi dont les pieds généreux étaient glacés par la mort ! Aussi plus d'une larme tombait silencieuse, et la foule s'écoulait lente et émue, et sur toutes les lèvres errait le nom de cet homme extraordinaire.

Les funérailles de M. P. L. Archambeault eurent lieu le 24 suivant ; le concours était si considérable que l'enceinte de l'église ne put en contenir la moitié. Les paroisses environnantes étaient venues partager les regrets de celle de Vaudreuil, et contempler une dernière fois les traits vénérables de ce religieux qui a passé en faisant le bien. Ils virent leurs sentiments dignement exprimés dans une éloquente et magnifique oraison funèbre, prononcée par Messire Roux, ancien vicaire.

Dormez en paix votre long et dernier sommeil, chère dépouille d'un père à jamais aimé ! priez pour tous, et pour toutes, comme vous le faisiez aux jours de votre pélérinage terrestre : ainsi se perpétuera cette chaîne brillante par laquelle vous vous teniez attachés, tous ceux qui vous connurent et ne vous oublieront jamais.